

EXPERIENCE SPIRITUELLE ET ECRITURE CHEZ BERNANOS.

Expérience spirituelle et écriture,
dans le "Journal d'un curé de campagne",
de Georges Bernanos.

by

de LORIMIER, Francine, B.A.

A thesis
submitted to
the Faculty of Graduate Studies and Research
McGill University,
in partial fulfillment of the requirements
for the degree of
Master of Arts

Department of French Language
and Literature

August 1974

Résumé

Le Journal d'un curé de campagne est le seul roman de Georges Bernanos où le problème de l'écriture soit exploré au niveau d'un personnage, grâce au procédé du journal intime. La présente étude entend d'abord mettre en lumière l'apparente contradiction entre expérience littéraire et expérience spirituelle chez le diariste. Ensuite, elle découvre -- par le diariste -- leur possible réconciliation.

Les cinq chapitres du travail, ("Tentations du langage et de l'illusion"; "Nuit intérieure et écriture"; "Premières étapes de l'épreuve"; "Don de clairvoyance"; "Service salutaire de l'écriture"), décrivent l'itinéraire d'un diariste qui, à travers la notation précise des étapes d'une crise spirituelle, retrouve son unité intérieure.

En effet, le curé qui tient son journal, devient victime d'un piège du langage: l'autonomie d'un monde créé par les mots et le dédoublement personnel qui en résulte. Par l'écriture, le diariste juge, en termes humains, le sacerdoce inspiré du prêtre. Le divorce sera résolu par l'impuissance du langage à donner forme à l'expérience spirituelle. Cet échec conduit le diariste à s'effacer derrière l'écriture, à la dépouiller d'intentions. Ce silence (degré 0 de l'écriture) est une condition essentielle de la clairvoyance chez Bernanos.

Abstract

Journal d'un curé de campagne is the only novel by Georges Bernanos where the problems of literary creation are embodied in a single character, who explores them in his personal diary. This thesis first attempts to show the seeming contradictions of literary experience and spiritual experience, in the character's mind; a possible form of reconciliation of the two experiences is then studied.

The five chapters ("The Temptation of Language and of Illusion"; "Inner Night and Literary Creation"; "The First Stages of Trial"; "The Gift of Sight"; "Salvation through Literary Creation") describe the maturing process of a character who, by consigning the various events of his spiritual crisis to a diary, regains his feeling of inner unity and stability.

Entering these events in his diary, the priest falls prey to one of the illusions of literary creation: another world, entirely autonomous, is created from his own words, and his personality is split. Through his writing, the character judges a spiritual reality (priesthood) in human terms. But in the end, the written word proves itself incapable of accurately describing his spiritual experience. This "failure" forces the hero to look into the future, and to concern himself less with his own troubles than with those of others. This transformation is deemed by Bernanos to be an essential prerequisite of saintliness.

TABLE DES MATIERES

Introduction p. 5

Première Partie

Journal, entreprise humaine

Chapitre I Tentations du langage et de l'illusion p. 8

Chapitre II Nuit intérieure et écriture p. 27

Deuxième Partie

Écriture, expérience spirituelle

Chapitre III Premières étapes de l'épreuve p. 40

Chapitre IV Don de clairvoyance p. 58

Chapitre V Service salutaire de l'écriture p. 70

Conclusion p. 87

Notes p. 89

Bibliographie p. 102

Introduction

Bernanos explique dans Les Enfants humiliés, mémoires écrits au Brésil entre 1939-40, qu'un journal est un essai naïf et humain de rapprochement avec le lecteur idéal. Or, il se hâte d'ajouter que cette "consolation" ne saurait le satisfaire entièrement, car la nostalgie, selon lui, est l'opium de l'écrivain. Se complaire dans son journal indique un goût morbide pour l'exil ou le rêve, mal que l'épanchement entretient et que l'échange résout.

Bernanos écarte donc la tentation du "rêve"¹: "[...] pourquoi aurais-je la nostalgie de ce que je possède malgré moi [...] "². Ecrivain malgré lui, Bernanos-diariste chercherait-il à mieux saisir sa vocation littéraire par l'écoute attentive des besoins du lecteur? Le journal serait-il donc la période d'attente créatrice avant l'oeuvre? Voilà quelques questions de l'écrivain Bernanos vécues en l'un de ses personnages-clés, le curé d'Ambricourt, qu'il doue de la plus grande autonomie: celle de l'écriture.

En effet, alors qu'il travaille au Journal d'un curé de campagne, il écrit de Palma, en janvier 1936:

J'ai commencé le Journal [...] absolument sans savoir où j'irais [...] N'importe! Dès que je prends la plume, ce qui se lève tout de suite en moi c'est mon enfance [...] dont je tire tout ce que j'écris comme d'une source inépuisable de rêves."³

Nous percevons déjà, ici, le sens ambivalent du mot "rêve" chez Bernanos: il est illusion stagnante, mais il est aussi vision créatrice. Le romancier laisse parler son enfance, dans un grand "effort de dépouillement" à travers le témoignage écrit d'un jeune curé, car il "le croit appelé à retentir dans beaucoup d'êtres."⁴ Cette intuition de la vocation d'écriture est peut-être le résultat d'une perception attentive du lecteur mentionné plus haut... L'effacement de Bernanos devant son personnage va jusqu'au renoncement de la convention romanesque, celle qui fait du romancier, un meneur de conscience; à cela, il préfère la création, chez un personnage, du besoin de tenir son propre journal, afin que le monde soit vu par lui et transformé par son expérience de l'écriture. Il renonce donc au témoignage direct dans le Journal, afin de ne pas y livrer ce qu'il connaît déjà de lui-même. Tournant le dos à la vision éthique des romanciers de sa génération, il choisit de suivre, en rêve, l'évolution incertaine d'un personnage imaginaire. Mieux vaut abandonner les sentiers de la littérature orthodoxe, si cela peut l'obliger à vivre "la nuit" de son âme, "point de départ" de la création, selon Georges Poulet. Peut-être Bernanos découvrira-t-il, au bout de lui-même, la source perdue de son être.

Depuis la parution du Journal, le romancier a expliqué, à travers correspondance et mémoires, combien ce monde du curé, le monde de l'enfance, lui était devenu lointain et en quoi l'en-

treprise d'un journal, par exemple, était pour lui un projet de récupération spirituelle où "l'on doute [de soi] sans cesse".⁵ Il écrit aussi, en 1945, à la suite de la publication du Journal, qu'"une vocation d'écrivain est souvent ou plutôt parfois l'autre aspect d'une vocation sacerdotale".⁶ C'est le petit prêtre du Journal, livré à sa conscience enfantine, qui viendra, effectivement, inspirer l'écrivain Bernanos. Le Journal sera, d'abord et avant tout, le don de confiance et d'amour d'un romancier à son personnage.

Par ailleurs, nous retrouvons dans le journal fictif ce même rapport écrivain-personnage. Le jeune prêtre est graduellement amené à constater, par l'écriture, qu'une part critique de lui-même (celle qui anime le diariste) a perdu contact avec sa source spirituelle, et que l'un et l'autre mondes se côtoient sans communiquer. Ecart ressenti douloureusement dans l'écriture et résolu, aussi, par ce même acte d'écrire. Cette entreprise d'enfantement spirituel rappelle celle d'un Bernanos-écrivain face à son personnage: elle atteindra son objectif par le même sacrifice de soi, le même esprit de communion.

PREMIERE PARTIE

JOURNAL, ENTREPRISE HUMAINE

CHAPITRE PREMIER

Tentations du langage et de l'illusion

Au début et au cours du Journal, le curé doute peu de la nécessité d'écrire, mais nous sentons plutôt qu'il est insatisfait du service rendu par l'écriture. Car ce que Bernanos possède malgré lui, sa vocation d'écrivain, le curé en possède la contrepartie spirituelle, sans en saisir la connaissance ou en recueillir la consolation. Jusqu'à l'expérience du don de clairvoyance, il écrit son journal dans la méfiance, une solitude aride accusant l'absence sensible de Dieu; bref, dans le sentiment de ce que l'écriture n'est pas. Voyons comment le narrateur du journal conçoit idéalement sa jeune entreprise. Le journal, au départ, tend vers la réflexion, moyen de "fixer la pensée"; mais cela ne rassure guère notre diariste puisqu'il se voit calculant honteusement ses chances devant Dieu, lui qui "a accepté, une fois pour toutes, l'effrayante présence du divin à chaque instant de [sa] pauvre vie."⁷ Le journal se veut également l'outil pour un examen de conscience d'une "franchise absolue".⁸ Mais tandis que d'une part, l'instinct dicte une retenue dans certaines confidences à Dieu, de l'autre, un grand besoin d'amitié et de tendresse entraîne le prêtre à des épanchements envers une "présence" qui n'a rien de divin. Alors qu'il cherche "à voir clair en soi", le narrateur découvre "un visage oublié",⁹ peut-être le sien, et craint de se complaire en son moi haïssable. Le désir d'une expérience de Dieu, d'"un prolongement de la prière"¹⁰ par le journal, semble aussi s'ajouter aux contradictions précédentes, car son projet "de tourner les diffi-

cultés de l'oraison"¹¹ cherche à se dérober au premier engagement.

Tant d'ambivalences ne peuvent que conduire aux nombreuses déceptions, contées dès les premières pages du journal. Le diariste y découvre le vide désolant de ses préoccupations quotidiennes et s'inquiète de la complaisance qu'il met à les décrire. Tout cela ne distrait-il pas d'une recherche essentielle de Dieu? Malgré tout, le narrateur s'impose d'approfondir l'expérience d'écrire pour un temps déterminé, en notant tout, sans coquetterie de style. Perçoit-il un appel assez impérieux pour surmonter l'embûche de l'introspection complaisante? Cet appel, nous sentons qu'il l'a reçu du haut de la côte qui domine sa paroisse :

Dans ce pays de bois et de pâturages [...],
je ne trouverais pas un autre observatoire
d'où le village m'apparaisse ainsi tout entier
comme ramassé dans le creux de ma main.
[...] C'est là que m'est venue l'idée de ce
journal [...]. 12

Et c'est là, dans son journal, qu'il peut éprouver la solitude profonde de son village, comme il peut en saisir la secrète expérience de vie. C'est aussi par son journal qu'il pourra mesurer le prix de son amour pour sa paroisse; "Quoi que je fasse, lui aurais-je donné jusqu'à la dernière goutte de mon sang, je ne la posséderais pas".¹³ Cette intuition d'une dépossession de l'être en vue d'un plus grand don, vient compléter la vision

peu raisonnable, selon le diariste, de sa mission sainte: conduire son troupeau vers "quelque inimaginable asile".¹⁴

La nécessité d'écrire coïnciderait donc, chez le curé d'Ambricourt, avec l'emprise secrète d'un rêve de rédemption. Le passage du vécu à l'écrit se fait alors par l'intermédiaire de cette vision créatrice qui dépasse sa volonté consciente. Le journal possède, ainsi, son orientation innée, idéale, dont seule la lourdeur du langage saurait freiner le cours limpide.

D'apparence, le moins littéraire des genres, le journal représente une prise de contact humble, directe et régulière avec la vie, les gestes et les intentions les plus insaisissables. Cependant, nous ajouterons, avec Maurice Blanchot, que l'exigence de sincérité quotidienne qu'il faut atteindre et ne pas dépasser avec le journal, "grosse" peut-être devant l'écriture mais ne demeure qu'un "garde-fou contre le danger d'écrire."¹⁵

Quel est ce danger où "grondent les risques d'une oeuvre où il faut disparaître."¹⁶ Justifierait-il la défiance prononcée du romancier Bernanos face à l'incapacité du langage à transmettre l'expérience spirituelle...? Nous percevons effectivement un paradoxe voulu par l'auteur, lorsque le diariste du journal,

s'exhortant à "parler de soi avec une rigueur inflexible",¹⁷ doit confier cette tâche à l'écriture-qui-altère-la-réalité. L'emploi quotidien "des mots" va créer un malaise dont le jeune curé sera le premier à souffrir.

L'enseignement du catéchisme aux enfants, par exemple, est l'occasion d'une réflexion significative sur la pureté troublante du langage enfantin. Le jeune curé nous le présente d'abord comme un moyen "d'entente", strictement réservé aux enfants, seuls êtres encore capables de simplicité. Ce langage spirituel libère des vagues et conventionnelles leçons sur les faits de la vie, et se révèle plutôt, un merveilleux instrument de connaissance mutuelle, semblable à l'expérience de la charité chrétienne. Or, la pureté compromise des enfants entraîne l'échec de cette forme affective de communication; l'équivoque "des images qui ont trop ému notre coeur"¹⁸ confirme que le langage enfantin, si naturel au curé, "doit être gardé pour soi", comme un secret. Il en est de même pour certaines intuitions, peu vérifiables au moyen de la raison critique, et qui ne se transmettent pas par le langage: "il y a certaines pensées que je n'ose confier à personne, et pourtant elles ne me paraissent pas folles, loin de là."¹⁹

La condamnation d'un langage spontané, qui engagerait l'usager, doit-il automatiquement consacrer la langage doctrinal "au

vocabulaire si usé mais si sûr qu'il ne choque personne"²⁰ ?
D'une stabilité stagnante, c'est la langue de "ces hommes qui ne sauraient croire l'Eglise en péril"²¹ et qui épousent aveuglément la forme des mots qu'ils emploient, sûrs de leur portée. Selon le diariste, le langage vit par en dedans, dans la mesure où l'on adapte constamment l'instrument à sa pensée, comme l'Eglise n'existe que par la contribution régulière et consciencieuse de ses fidèles. Le narrateur n'est donc nullement dupe de l'illusion d'efficacité conférée par l'emploi "de formules aisément retenues",²² qui "justifient tout sans jamais remettre en question".²³

Le goût du renouvellement religieux et personnel de ce jeune prêtre entraîne ainsi son perpétuel scrupule du mot juste. Juste, c'est-à-dire, qui rend justice à la réalité du moment :

C'est une des plus incompréhensibles disgrâces de l'homme, qu'il doive confier ce qu'il a de plus précieux à quelque chose d'aussi instable, d'aussi plastique, hélas ! que le mot. ²⁴

Il est facile de relever ces nombreux moments de doute et d'inquiétude devant les limites techniques du mot; ils témoignent de l'incapacité à percevoir une intuition ou un état d'âme avec précision. Par exemple, cherchant à définir son impression sur l'aide reçue de la Providence: "J'ai souvent remarqué -- ou cru saisir -- cette imperceptible ironie (je ne trouve malheureuse-

ment pas d'autre mot)".²⁵ Il semble que le mot ne soit qu'une forme rigide, capable de saisir un fait établi sans toutefois réussir à capter, au passage, une impression fugitive. N'identifiant que la connaissance réfléchie, il n'est d'aucun secours spirituel pour le prêtre lorsque celui-ci tente désespérément de comprendre son état de désolation intérieure:

Dès que je fermais les yeux, la tristesse s'emparait de moi. Je ne trouve malheureusement pas d'autre mot pour qualifier une défaillance, une véritable hémorragie de l'âme. Je m'éveillais brusquement avec, dans l'oreille, un grand cri -- mais est-ce encore ce mot-là qui convient? Evidemment non. 26

Combien d'autres constats d'impuissance, vécus par l'écriture, conduisent le diariste à douter de l'expérience du journal, en tant qu'appui de son ministère sacerdotal! Il serait souvent porté à ne le considérer que comme une entreprise humaine, strictement égoïste, accaparant son temps et envahissant sa conscience d'homme consacré. La faiblesse d'expression du langage l'oblige à justifier, sans relâche, l'existence de son journal par rapport à l'urgence de son ministère:

Certes, j'ai beaucoup réfléchi avant de me décider à l'écrire. Cela ne me rassure guère. 27

Tel quel, ce journal tient-il trop de place dans ma vie... je l'ignore. 28

Il semble donc que j'aurais mieux à faire que d'écrire ces lignes. 29

La prise de conscience d'un langage relatif mène à la crainte d'une connaissance relative. Si les mots ne sont pas tenus "en bride", ni constamment ajustés, quelle falsification grave ne risquent-ils pas... Nous pouvons lire une pitié dédaigneuse dans cette remarque du narrateur sur le contenu emphatique d'une conférence de "prêtre lettré": "Nous avons tâché de faire bon accueil à des mots "emporte-pièce" qui n'emportaient rien du tout".³⁰ L'horreur de la "coquetterie ecclésiastique"³¹ permet au diariste de faire une guerre impitoyable aux mots creux, plus ambitieux que le désir qui les anime. Dès le début du journal, il avouait l'intention d'épurer son style de tout effort d'esthétisme, d'écrire sans choix afin d'atteindre une "franchise absolue" avec lui-même devant Dieu. Cette rigueur anti-artistique semble, en même temps, rassurer son directeur de conscience, le curé de Torcy, en ce qui concerne l'honnêteté spirituelle et la disponibilité au service du peuple:

Faut pas trop nous demander de belles paroles qui chavirent les dames pieuses [...]
[...] Mon Enfant Jésus est trop jeune pour s'intéresser encore beaucoup à la musique ou à la littérature. Et même il ferait probablement la grimace aux gens qui se contenteraient de tortiller de la prune au lieu d'apporter de la paille fraîche à son boeuf ou d'étriller l'âne. 32

Ce dernier met aussi son protégé en garde contre les risques d'interprétation, ou contre la distance qui sépare une vérité de son expression. Avant de transformer une idée à son gré,

Torcy conseille de la faire "tout de suite passer dans la prière"³³; elle perdra ainsi son caractère impur devant l'Éternel. La tentation de faire des phrases guette aussi le jeune prêtre, désarmé devant la souffrance morale du docteur Delbende, paroissien. Il se retrouve confus, à la suite de sa propre envolée oratoire: "ce n'était qu'une phrase, en effet."³⁴ La vérité se laisse saisir dans un état plus simple, plus dépouillé et c'est en reprenant son naturel silencieux que le curé arrive à "communier avec" la douleur de Delbende. Il renonce du même coup à endormir son noble mal avec des mots: "J'ignore ces mots-là".³⁵

La pose verbale est quasi-absente chez le curé sauf lorsqu'il y a un "vide" entre lui et son interlocuteur. Les paroles viennent alors combler un silence, pour éviter la communication trop directe:

Comme d'habitude lorsque je me sens intimidé, j'ai parlé un peu à tort et à travers. Il y a certains silences qui vous attirent, vous fascinent, on a envie de jeter n'importe quoi dedans, des paroles... 36

Cette manière de démission bénigne devant une situation compromettante peut dégénérer toutefois; certains cherchent à masquer leur indigence morale aux autres et à eux-mêmes. C'est contre ce danger d'illusion que le narrateur doit lutter sans relâche.

A l'emploi fréquent et négligent, les mots obscurs et imprécis, devenus l'ombre de la vérité qu'ils proposent, s'impriment sur la conscience de l'utilisateur de façon à brouiller la vision et l'intention initiales. Autant d'âmes et de langages hermétiques, impénétrables pour le prêtre, lors du sacrement de pénitence, entre autres.

A force d'habitude, et avec le temps, les moins subtils finissent par se créer de toutes pièces un langage à eux, qui reste incroyablement abstrait. Ils ne cachent pas grand-chose, mais leur sournoise franchise ressemble à ces verres dépolis qui ne laissent passer qu'une lumière diffuse, où l'oeil ne distingue rien. 37

Ce langage-carapace durcit la sensibilité de la conscience, la "pétrifie", au point qu'il peut s'en dissocier de façon presque parfaite, parfois même sous les apparences de l'honnêteté. Cette ruse habile du langage, effleurant à peine "la surface de la conscience" est-elle imposture condamnable? Voilà où l'expérience du langage et de l'écriture devient des plus troublantes: c'est l'effrayante autonomie d'un monde créé par les mots, et le dédoublement personnel qui en résulte.

Le curé est tenté de régir sa vie suivant l'ordre artificiel d'un langage esthète pour se sécuriser devant les difficultés réelles de son ministère. Bernanos aurait appelé ce piège: "poésie" (un certain romantisme introverti.) Le diariste devra combattre ce rêve trompeur avec toujours plus d'acuité, s'il ne

veut pas s'enliser dans l'état malsain d'une conscience de plus en plus confuse. Tandis que certains personnages bernanosiens ont succombé, malgré eux, à la rêverie, le prêtre-écrivain de L'Imposture aurait accepté, plus ou moins sciemment, de se masquer la sécheresse de son âme au moyen de l'écran opaque du langage.

La fonction de l'écriture représente pour l'abbé Cénabre, la capacité de reproduire dans une oeuvre biographique, tous les signes extérieurs de la sainteté "comme si la charité n'existait pas."³⁸ Il écrit sans engager sa foi. Si l'écrivain Cénabre, détaché de sa mission de prêtre, parvient à poser un regard calme sur le monde, c'est qu'il est sans désir ni amour pour les hommes et pour lui-même. Son esprit critique, toujours vigilant, fait preuve d'une lucidité supérieure dans l'analyse qui accapare tout son être, empêchant l'oubli de soi. Suivant sa propre caution: "Une extrême attention finit par consumer la pitié."³⁹ En effet, tout est calcul chez ce personnage et surtout la grande conspiration de son esprit contre la vérité, par peur du vide. "Il avait toujours obéi, d'instinct et d'abord, puis délibérément, à la nécessité capitale de prendre ses sûretés, de se trouver un alibi."⁴⁰ L'équilibre artificiel de sa vie organisée qui ne saurait subir aucun imprévu, aucune invasion extérieure, rend Cénabre prisonnier de son mensonge. Surveillant son esprit incapable de risque ou d'effacement, il

demeure à la surface de lui-même. Il est le contraire de la proie du rêve :

La netteté de son regard [...] n'était point
celui d'un homme entraîné par un rêve,
mais plutôt d'un discuteur hardi et tenace
qui donne tout son effort contre un rival
[...]

41

L'adversaire auquel il résiste, c'est l'amour divin.

Voilà bien l'envers des préoccupations du curé d'Ambricourt qui entend réformer, par son journal, une trop grande propension à la naïveté. Le jeune diariste écrit dans l'esprit d'une recherche sincère, d'une quête qui engage toutes ses forces et se veut le plus fidèle possible à une réalité intérieure. Il reconnaît dans le langage humain, l'instrument imparfait dont la sonde aveugle peut mener n'importe où. Cet "ailleurs" peut être bénéfique ou néfaste suivant la valeur agissante accordée aux mots. Valbrisés en soi, ils ne conduisent qu'à soi, de la même façon que Cénabre ne rencontre que lui-même dans ses oeuvres. Il n'atteint jamais l'au-delà des mots puisqu'il n'y investit que la part contrôlée de son être: l'intelligence. Le métier de l'écriture n'a rien d'une aventure spirituelle, pour l'abbé Cénabre, car il ne nourrit aucun désir de recherche véritable; ses mots, d'une curiosité sans amour, n'interrogent rien. Et si par hasard, l'écriture dévoilait une vérité trop limpide, il se hâterait de revenir à ses jeux d'allusions, son art savant

de la dissimulation. Contrairement au curé d'Ambricourt, l'écriture ne lui procurera jamais la paix et n'atténuera en rien son profond sentiment de solitude.

Une constante, cependant, unit ces deux prêtres: ils s'acceptent mal. L'un, par une trop grande conscience de sa maladresse, l'autre, par refus de ses origines. Voyons à quelles utilisations personnelles de l'écriture mènent ces malaises profonds.

Cénabre renie la misère de son enfance, ressentie comme une honte, en accédant, dans sa maturité, à un cadre de vie d'un luxe sobre, havre du prêtre cultivé. Les curés d'Ambricourt et de Torcy craignent cet humanisme creux, avec raison. Dès la première enfance, Cénabre se dissocie des siens, composant en son for intérieur, "la lugubre comédie de la vocation."⁴² La prêtrise sera la porte de secours permettant au jeune ambitieux de fuir sa condition de pauvre. Habillé de bonnes intentions, le petit imposteur jouera tant et si bien toutes les cartes du sacerdoce, qu'il laissera même sa conscience confondre son mensonge et la vérité: "Trop fier pour se contenter des seules apparences, trop fin pour n'en pas reconnaître la fragilité, il avait contraint jusqu'à son âme."⁴³ Et quel moyen n'est plus insidieux, plus subtil que le langage, pour contaminer "l'esprit même de la vie spirituelle."⁴⁴

Le langage parlé et écrit de Cénabre, volonté de puissance rebelle au renoncement évangélique, sert le mensonge; "ses confessions eussent trompé le plus fin",⁴⁵ "ses livres [sont] brillants et stériles."⁴⁶ L'acharnement à poursuivre une oeuvre qui ne lui rapporte rien, dénonce, toutefois, la blessure secrète de l'écrivain: une fascination d'observateur devant le phénomène de la sainteté.

Le vrai est que sa rude nature concevait difficilement cet état exceptionnel de l'âme dont son intelligence cherchait à pénétrer les causes.⁴⁷

Les mots, demeurant à la surface du mystère, tentent en vain d'en rompre le lourd silence et ne parviennent qu'à en révéler le contour. Cette impuissance de l'écriture, subie par Cénabre, se dissimule derrière "l'art de séduire sans convaincre", "d'un scepticisme élégant".⁴⁸ L'élément dominant de sa critique bavarde est l'entretien d'équivoques, de demi-vérités permettant de troubler l'eau de la conscience, le calme reflet de son hypocrisie.

Mais l'écriture de Cénabre trahit tout de même sa supercherie. Les mots qu'il aurait voulu contraindre à son mensonge trahissent cette contrainte et perdent leur sens natif pour le lecteur sincère. Ceci n'est pas sans rappeler le cas du mot "amour", devenu dérisoire dans la bouche des gamins d'Ambricourt, ou le mot "chrétien", dissimulant mal une démission de la part

de la comtesse. Son langage, simple enveloppe, se soustrait presque entièrement de la tutelle de sa conscience; il lui révèle son néant. "Ce qu'il n'eût peut-être osé s'avouer à lui-même, se lisait en clair dans ses phrases embarrassées."⁴⁹ Et voilà qu'un secteur inexploré de lui-même, trop longtemps réprimé, brise ses chaînes:

Il en était à ce point de la rêverie où certains mots se formulent parfois d'eux-mêmes, rompent violemment le cours de la pensée, comme issus des profondeurs de l'être [...] renégat fut un de ces mots. 50

Alors qu'il le croyait dompté, le langage révèle à Cénabre son imposture. Le terrible dédoublement langage-conscience est maintenant à découvert et ne sera pas dépassé car l'orgueilleux est incapable d'assumer son néant spirituel. L'incertitude, ouvrant sur le silence, signifie pour lui, une défaite.

La difficulté de l'acceptation de soi, chez le curé d'Ambricourt, est incarnée par une expérience plus familière de l'écriture. Ce personnage n'est pas écrivain comme Cénabre, il n'est qu'un prêtre qui écrit modestement son journal. Déjà, la tentation de sophistiquer la réalité le menace moins.

Or le journal intime peut véhiculer, à l'insu de celui qui le tient, toutes les insatisfactions ou scrupules du "je", malgré la pureté de l'intention première qui est la connaissance

profonde de soi. L'écriture est souvent une échappatoire "qui justifie tout sans jamais remettre en question."⁵¹ Maurice Blanchot s'interroge aussi sur la soi-disant motivation d'un journal:

Le journal est lié à l'étrange conviction que l'on peut s'observer et que l'on doit se connaître. Pourtant, Socrate n'écrit pas. Les siècles les plus chrétiens ignorent cet examen qui n'a pas pour intermédiaire le silence." 52

Certes, le journal du curé se veut un idéal d'ouverture vers Dieu mais la trop grande conscience de soi qu'il entretient pour y parvenir, nuit à cette fin. Par exemple, notons cette tendance presque instinctive du prêtre à se replier sur des confidences, comme quelqu'un qui se sent incompris de son entourage ou épris de sa singularité. Le curé se sent-il à ce point seul qu'il doive écrire pour éprouver "le sentiment d'une présence"⁵³ ou la fidélité de "je ne sais quel auditeur imaginaire"⁵⁴? L'écriture exerce indéniablement une fonction expressive ou auto-cognitive chez le curé, mais elle n'atteindra que bien tardivement, dans le Journal, sa phase transformatrice. Entre temps, elle devient trop facilement un prétexte inconscient à fuir l'engagement total de soi.

Le diariste reconnaît d'abord que l'écriture entretient son insatisfaction face à l'insignifiance des journées:

Oui, quelle bêtise! J'espérais que ce journal m'aiderait à fixer ma pensée [...] Et voilà qu'il me découvre la place énorme, démesurée, que tiennent dans ma pauvre vie ces mille, petits soucis quotidiens dont il m'arrivait parfois de me croire délivré. 55

Il avoue, du même coup, donner de l'importance à des soucis qu'il devrait confier directement à Dieu et accepter tels quels: "Mais pourquoi fixer sur le papier ce que je devrais au contraire m'efforcer d'oublier à mesure?"⁵⁶ Ce qu'il constate avec un plus grand malaise, toutefois, c'est la "douceur" de ces confidences, comme si leur aveu n'éveillait en lui, aucun désir de réforme; tout au contraire...

L'impulsion à se retirer ne contribue-t-elle pas, aussi, à la fixation aux expériences passées, qui ralentit l'évolution spirituelle? Nous verrons, plus loin, dans quel piège conduit l'attachement du narrateur à ses "paperasses". Nous avons parlé des arrêts, mais il y a aussi les anticipations de l'écriture. Tout à son élan d'amour pour la paroisse, notre curé se prend à projeter, avec émotion, ses rêves dans l'avenir. Cet enthousiasme impatient n'a rien de répréhensible en soi, bien sûr, mais il étonne un peu si l'on songe au ton habituel de la prière:

J'ai bien prié ce matin pour ma paroisse [...] Mais je voudrais que le bon Dieu m'ouvrît les yeux et les oreilles, me permit de voir son visage, d'entendre sa voix. Sans doute est-ce trop demander? Le visage de ma paroisse! Son regard! 57

Ces exclamations comportent beaucoup de désir, une agitation émotive peu propice à l'abandon ou même à la réception d'une Volonté Divine. Le fait de se dérober à l'instant divin peut accuser, simplement, le doute de soi, ou pis encore, l'indifférence à la "gaucherie naturelle contre laquelle [on] ne lutte plus."⁵⁸

S'abandonner à la volonté de Dieu est si facile lorsque l'expérience vous prouve chaque jour que vous ne pouvez rien de bon! 59

Mais l'insécurité du curé perce surtout dans sa méfiance vis-à-vis le réel, car c'est lorsqu'il croit rêver qu'il est au plus proche de l'esprit de Dieu:

Oh! je sais bien que ce sont des idées folles, que je ne puis pas prendre tout à fait au sérieux, des rêves... Les villages ne se lèvent pas à la voix d'un petit écolier, comme les bêtes. N'importe! Hier soir, je crois qu'un saint l'eût appelé. 60

"Hélas! on n'est pas plus maître de ses livres que de sa vie!",⁶¹ écrit Bernanos, le Journal achevé. Il n'en reste pas moins que son personnage use souvent du jugement humain dans sa définition d'une mission paroissiale. Pourtant, il reconnaît aussi la supériorité d'une communion silencieuse "aux mots", dans l'échange avec ses paroissiens. Pourquoi l'attachement à l'écriture demeure-t-il donc? Répond-t-il, d'un affrontement in-

térieur?

Voyons de plus près ces deux mondes parallèles: d'un côté, l'argumentation rationnelle, de l'autre, la Justice Divine; nous pourrions déceler en quoi le curé qui écrit s'éloigne dangereusement du curé qui vit.

CHAPITRE II

Nuit intérieure et écriture

Graduellement, le curé d'Ambricourt doit se rendre à l'évidence, qu'après trois mois de ministère, ses entreprises pastorales ne prennent pas la meilleure tournure. Alors qu'il désire, par son journal, mieux saisir la vie de sa paroisse tout en gardant un contrôle rigoureux de ses sentiments, il se retrouve bientôt victime de nombreux problèmes obscurs. Son ardeur sacerdotale se heurte à des manifestations de froideur, voire d'hostilité, de la part des paroissiens.

Or, il croit connaître la cause de son inefficacité, et s'accuse d'un manque de méthode qui l'oblige souvent à remettre l'exécution de ses projets. Ce souci de rigueur correspond à la volonté du narrateur d'épurer son langage plutôt que de le laisser agir librement. Il freine ainsi doublement le progrès de son ministère. Une lassitude morale s'empare bientôt de lui: son amour considérable pour la paroisse ne semble pas suffire, vu le peu de temps dont il dispose. Son désir de bien faire est ineffable et sans possibilité immédiate de réalisation. Le contenu de ses journées lui apparaît d'une insignifiance dérisoire: "les jours passent, passent... Qu'ils sont vides!"¹ Il se plaint d'œuvrer seul, à contre-courant, sans le réconfort d'une réalisation concrète: "Il me semble que ma vie, toutes les forces de ma vie vont se perdre dans le sable."² Son rêve est-il trop ambitieux pour ses forces? Sa nature sensible manque-t-elle tant de l'assurance et du sens pratique

caractéristiques des bons organisateurs? N'importe! tranche le diariste en mal d'exécution, "je vaincrai mes répugnances",³ "je m'en vais bûcher ferme toutes ces questions."⁴ La fermeté de cette résolution écrite ne réussit pas, toutefois, à calmer ses appréhensions: aussitôt "ces lignes écrites", "l'impression d'un effondrement de [ses] espérances"⁵ surgit tout-à-coup dans sa prière. L'unité intérieure du prêtre est rompue. Le narrateur se rend compte que l'écriture lui impose de prendre une distance par rapport au réel. Celle-ci aggrave son impuissance, sans lui fournir les moyens d'en sortir.

L'écart entre l'écriture et la réalité grandit, alors que, malgré ses bonnes intentions, le curé doit recevoir une semonce indignée, de la part du doyen de Blangermont, sur l'accumulation de ses dettes, et les manières rétives et désordonnées de sa nature de "poète". Le diariste reconnaît alors son indiscipline face à une autorité matérialiste. Il l'explique par son enfance misérable et

La disproportion que je sens de plus en plus entre une éducation si négligée, grossière même, et une certaine sensibilité d'intelligence qui me fait deviner beaucoup de choses. 6

Nous pouvons lire, ici, en quoi le curé est destiné à une perception révolutionnaire de la société. Par son rêve de sainteté, il dénonce, avec candeur, le compromis sous toutes ses formes. Mais le narrateur devra affronter, bientôt, la terrible démesure

de sa vocation d'écrivain. Bref, la richesse et la puissance de ce monde peuvent l'humilier, mais sans l'asservir. Il résiste gauchement, avec toute la pureté de son âme de pauvre, à ceux qui exigent l'obéissance sans mériter le respect. Ce combat rebelle et fier contre l'avilissement de la misère le laisse parfois désarmé; lors d'un examen médical chez le docteur Delbende, il constate, consterné, le poids de ses origines: "Mon Dieu, je sais parfaitement que l'hérédité pèse lourd sur des épaules comme les miennes, mais ce mot d'alcoolisme est dur à entendre."⁷ Autant d'injustes humiliations dont le prêtre cherche le sens à même son reflet dans la glace: "mon triste visage [...] m'a soudain paru hideux."⁸ Sa brève réaction de révolte s'est tournée contre lui. L'aggravation de son état de santé le frappe soudainement et quoiqu'il tente de s'en accommoder, il est dorénavant sur le qui-vive.

Mais ce qui l'atteint le plus durement, c'est de s'être illusionné sur l'indulgence de la paroisse envers son action: "Quelle folie! Alors que je me croyais encore au seuil de ce petit monde, j'étais déjà entré bien avant, seul -- et le chemin du retour fermé derrière moi, nulle retraite."⁹ Une fois de plus, le diariste ne peut s'empêcher de trouver "ridicule", l'expression épouvantée de son visage, la mise sur pied ratée d'une équipe sportive, la communication difficile au catéchisme des enfants et à la chaire, les multiples maladresses sociales,

méritent au curé une mise en garde de son ami Torcy contre une agitation, une ardeur irréfléchie qui semblent défier "l'expérience des hommes".¹⁰ En vérité, le curé de Torcy s'inquiète surtout du besoin d'absolu de son protégé.

Ce n'est pas que le jeune prêtre manifeste trop de confiance. Au contraire! Il avoue lui-même: "Je n'ai aucune confiance en moi,"¹¹ et s'interroge souvent sur sa disponibilité face à l'imprévu, au désordre quotidien. Organise-t-il trop son existence? "Suis-je là où Notre-Seigneur me veut?"¹² Ce n'est pas de suffisance qu'il s'agit mais d'une inaptitude à saisir l'esprit et l'orientation de sa mission: "Nous aurions beaucoup moins de peine à contenter un Dieu géomètre et moraliste."¹³

C'est en rendant compte par écrit de sa visite au docteur Delbende, que le diariste prend nettement conscience de son attitude partagée devant la solitude et la souffrance. D'une part, pris au dépourvu face à la douleur, il croit devoir la justifier par l'intervention réfléchie de son jugement. De l'autre, ignorant les moyens d'apaiser et de convaincre, il "essaie de la recevoir humblement dans son coeur, telle quelle".¹⁴ L'expression instinctive de ce dernier état de communion révèle au lecteur, et au narrateur lui-même, une équation d'une simplicité lumineuse: la douleur, hors de la volonté de l'homme, appartient d'abord à Dieu; le langage, en tant qu'affirmation in-

dividuelle, doit donc s'effacer pour que se réalise l'union à Dieu et l'acceptation de sa Volonté. Il n'est pas étonnant qu'à la suite de cette méditation, apparaisse, au milieu d'un espace blanc, une courte parole qui semble le résultat d'une longue contemplation silencieuse: "Il n'est de paix que Jésus-Christ,"¹⁵

Le mystère de la Justice Divine préoccupe d'autant plus le diariste qu'il accueille avec de plus en plus de suspicion, dans les moments pénibles, son besoin de compassion et de tendresse humaines. A l'occasion d'une réflexion, il les oppose clairement:

Nous juger sur ce que nous appelons nos actes est peut-être aussi vain que de nous juger sur nos rêves. Dieu choisit, selon sa justice, parmi ce tas de choses obscures [...] N'importe. J'étais si épuisé ce matin que j'aurais donné je ne sais quoi pour une parole humaine [...] 16

Il s'agit bien ici de céder à la pitié comme à une faiblesse, et de faire volte-face à Dieu. La tentation de l'attendrissement, voisine de la complaisance dans la confidence écrite, constituerait-elle un compromis, une acceptation incomplète de la Volonté Divine?

A une différence près, elle représente l'autre facette de la révolte du docteur Delbende face au problème insoluble de la misère. Celui-ci, refusant le mensonge et l'hypocrisie des

riches, s'engage tout entier dans une lutte sociale désespérée. Le prêtre, de son côté, lutte plus intimement contre l'humiliation faite au pauvre, combattant en lui, la haine de l'impuissance et le repliement sur soi. C'est dans le cadre d'une réflexion sur les droits du Pauvre, qu'il formule une devise dont l'évocation le séduit: Vivre de la Charité! Cet état de dépendance accepté est déjà apparu dans le journal, dans la relation "parent-enfant" qui fait image. Si la caractéristique principale de l'enfant est d'être ouvert à l'autre, Dieu est la perspective chrétienne de cette ouverture. C'est grâce à son esprit d'enfance, que le curé, malgré sa faiblesse, peut apprécier parfois l'existence dans toute son ampleur. Plein de confiance, il se sait aimé et protégé par la Providence comme "d'une mère attentive aux pas maladroits de son enfant."¹⁷ L'esprit de prière n'est alors rien d'autre pour lui que la certitude de cette Présence, l'acceptation de cet état de dépendance.

Or il semble qu'à l'heure où tout lui résiste, cette confiance bienheureuse lui fait défaut. N'est-ce pas à la suite d'une période de zèle pastoral stérile que s'enchaînent les premières nuits d'angoisse? Là où l'épreuve pourrait mener au silence qui engage sans calcul, la Foi du curé s'ébranle. Le doute vient envelopper, d'une nuit intérieure et extérieure, la transparence enfantine.

Une succession d'épreuves spirituelles assaille le prêtre déçu: "Nuit affreuse".¹⁸ "Mauvaise nuit."¹⁹ "Encore une nuit affreuse."²⁰ Victime de défaillances nocturnes où triomphent la confusion et l'ambiguïté, le narrateur avoue son impuissance à comprendre. Il tente, tout au moins, de surmonter "l'engourdissement du sommeil", afin de mieux définir sa tristesse diffuse et combattre l'emprise "des nerfs" sur son esprit. Au lendemain d'une deuxième nuit d'incertitude, il décide de ménager ses forces en vue de réparer ses échecs passés. Il résiste d'abord à "la tentation de courir à Torcy"²¹ et s'oblige à chercher en lui, le courage d'affronter l'avenir.

La voix du prêtre se fait alors plus humble, dans le journal; on y trouve un désir plus grand de réceptivité aux autres et d'effacement personnel dans les démarches pastorales. Par contre, un doute de soi provoque sans cesse une insécurité qui annule les progrès de la communication:

Je me demande si je préparais mes leçons de catéchisme avec assez de soin [...] Que suis-je, pour demander des consolations à ces petits êtres? [...] Je m'imposerai donc de donner beaucoup moins désormais à l'inspiration. 22

On devine les conséquences paralysantes de tels scrupules. Divorcé du climat de confiance dans lequel il s'enseignait, le catéchisme devient "une obligation des plus ingrates, des plus rudes."²³

Dans ce même esprit d'amendement spirituel, désirant éviter l'écueil de l'attendrissement, le prêtre ne veut confier ses ennuis qu'à Notre-Seigneur. Or, "faute de mieux, car [il] n'a guère le temps de prier",²⁴ c'est à lui-même, sinon à l'écriture qu'il soumet, en réalité, ses épreuves. Dieu et l'oeuvre littéraire tendent à se confondre dans son esprit. Il s'établit dorénavant un lien inconscient entre le vécu et l'écrit. Dès le début des épreuves mystiques, le journal crée une interdépendance entre l'évolution spirituelle du prêtre et les actes de son ministère. Ainsi, la prise en charge de la révolte du docteur Delbende déclenche, chez le curé, des réflexions sur la condition du pauvre, et l'expérience réelle de la pauvreté spirituelle.

Un des effets angoissants de cet appauvrissement plus ou moins subi, est un sentiment de solitude aride, bientôt interprété comme l'absence de Dieu, entraînant la perte de l'esprit de prière. Pendant une nuit de cauchemars, le prêtre tente de dissiper, par la prière, l'impression d'égarement profond qu'il éprouve devant la vie... "Derrière moi il n'y avait rien, et devant moi un mur, un mur noir."²⁵ Mais son effort presque violent vers Dieu ne lui fournit aucun point de repère. Au matin, il reconnaît n'avoir demandé Dieu que pour lui seul. Dans sa solitude ténébreuse, il se sent prisonnier d'un rêve qui isole tandis que "l'étrange rêve" des contemplatifs, du moins le

croit-il, rend "solidaires de tous".²⁶

La nuit suivante, même solitude: la compassion pour autrui et la pitié pour soi-même n'existent plus.

Resserrée, attentive aux signes de la crise qui vient, l'écriture, conscience du narrateur, essaie d'y faire front: "Il est une heure: la dernière lampe du village vient de s'éteindre. Vent et Pluie."²⁷ Les espaces blancs du journal, temps de silence de l'épreuve, témoignent d'un effort de concentration, de vigilance, pour dépister la présence de l'obstacle. Mais aucun ennemi ne se laisse découvrir puisque la torpeur envahit jusqu'à la conscience du prêtre: "Je suis moi-même nuit".²⁸ Il est maintenant devenu son propre adversaire. Nul désir ne l'anime, et son désespoir est complet. Il se sent glisser vers le néant.

La construction elliptique des phrases s'adapte à cette étonnante dépossession de soi. L'isolement de la brève exclamation: "Si j'allais ne plus aimer!"²⁹ marque, enfin, la peur du diariste d'une aliénation complète de ses émotions. Le lendemain de ce délire, il écrit: "Quoi qu'il arrive, je ne parlerai jamais de ceci à personne, et nommément à M. le curé de Torcy."³⁰ Cette résolution, par son insistance, indique combien forte est la tentation de partager l'angoisse de cette déroute. Cet instinct du silence s'apparente aussi à la retenue de cer-

taines confidences écrites: pages déchirées, mots raturés. Il rappelle, de plus, cette impulsion de faire table rase, en détruisant le journal entièrement. Mais l'habitude de la relecture fréquente crée, chez lui, un véritable encombrement de la conscience qui étouffe son goût du risque et lui donne l'illusion d'une présence constante: "C'est comme une voix qui me parle, ne se tait ni jour, ni nuit."³¹

Pour quelle raison, ce refus involontaire de la solitude héroïque précède-t-il, dans le journal, une réflexion enflammée sur l'importance d'un engagement de l'être? Le diariste aurait-il l'intuition de vivre, comme beaucoup d'hommes, à la surface de lui-même, sans connaître la mesure de ses passions muettes? Proches d'une épreuve humiliante, ces pensées semblent une sorte d'aveu d'impuissance, de nostalgie. De même, les images d'enfance, si claires et calmes, symboles d'espérance après la tempête, se détachent complètement de la mémoire du diariste: "Je pense à moi comme à un mort."³² Le narrateur se sent, ici, complètement coupé de sa source spirituelle. Une confession plus détaillée (de cet état d'âme-qui-paralyse) est alors arrachée du cahier. Elle conférait, sans doute, trop de réalité à une tentation innommable. Deux feuillets plus loin, le diariste dévoile, avec peine, et de façon allusive, la tentation du désespoir qui se présente à lui sous forme d'un désir de repos:

Le péché contre l'espérance -- le plus mortel de tous, et peut-être le mieux accueilli, le plus caressé. Il faut beaucoup de temps pour le reconnaître, et la tristesse qui l'annonce, le précède, est si douce [...] [...] car l'angoisse... 33

Encore une fois, il écarte violemment, ("la page a été déchirée"³⁴) les rêves destructeurs qui jurent avec le sentiment d'amitié pour son lecteur, qui serait nul autre que lui-même! Il semble que l'espoir survive quelque part en dehors de sa conscience... il en est de même pour sa foi.

Non, je n'ai pas perdu la foi! [...] Où elle est, je ne puis l'atteindre. Je ne la retrouve ni dans ma pauvre cervelle [...] ni dans ma sensibilité, ni même dans ma conscience. Il me semble parfois qu'elle s'est retirée [...] dans ma chair, dans ma misérable chair [...] 35

C'est parce qu'il a connu la misère, enfant, sans en goûter le désespoir, qu'il a su préserver sa pureté, cette connaissance instinctive de Dieu en soi. L'innocence, par-delà les bruits qui courent dans la paroisse et les faux raisonnements de l'écriture, préserve secrètement l'amour inconditionnel du curé pour lui-même, source de sa charité.

Le narrateur constate clairement que le sens profond de sa vie n'est perçu ni par la raison, ni par le langage. Le journal semble perdre sa justification par le fait même: "Ecrire me paraît inutile. Je ne saurais confier un secret au papier [...]" 36

Par quelle grâce ou disgrâce, alors, le besoin d'écrire persiste-t-il, malgré l'opacité qu'il engendre dans son âme? "Alors que [...] la prière m'est d'un si faible secours, je ne retrouve un peu de sang-froid qu'à cette table, devant ces feuilles de papier blanc."³⁷

L'écriture n'est-elle qu'un "mauvais rêve" ou la force irrationnelle qui permettra au prêtre de "soutenir une lutte contre [lui] -même!"³⁸

DEUXIEME PARTIE

ECRITURE, EXPERIENCE SPIRITUELLE

CHAPITRE III

Premières étapes de l'épreuve

A peine remis de ses angoisses nocturnes, le narrateur s'étonne d'avoir survécu, sans blessures profondes, à la violence de son malheur. La résignation de son âme à l'absence de vie intérieure, l'humilie; il redoute même que cette léthargie spirituelle ne le mène à couper, en le dévoilant, son dernier lien avec Dieu. Il arrive, en effet, que l'épanchement libère la mémoire et le coeur d'un souci trop lourd.

Loin de se soustraire à l'épreuve, le jeune curé cherche toujours à apprendre de ses "fautes" qui le "troublent trop".¹ Or, il lui semble que les notions de bien et de mal se brouillent dans son esprit et perdent leur pureté distincte. Désarmé, il passe près de haïr sa médiocrité: "J'appartiens certainement à cette espèce de faibles [...] qui oscillent toute leur vie entre l'ignorance et le désespoir".² Même le service apaisant de l'écriture lui inspire de la méfiance, d'autant plus qu'il remplace la prière dans sa vie.

C'est le projet d'écrire, la vue d'une feuille blanche qui calme surtout le diariste. Espère-t-il obtenir de l'analyse écrite le secret de son impuissance? Jusqu'à maintenant, le réconfort du journal demeure équivoque: c'est une voix qui ne veut plus se taire, le rappel troublant d'un "visage oublié". Ces symptômes non élucidés le motivent, sans doute, à prolonger son projet d'écriture. Un nouveau souci de rigueur s'affirme

en lui, en vue de combattre le vide inhérent à l'écrit :

J'ai résolu de continuer ce journal parce qu'une relation sincère, scrupuleusement exacte des événements de ma vie, au cours de l'épreuve que je traverse, peut m'être utile un jour -- qui sait? }

Relater les étapes de son épreuve semble, au narrateur, la seule façon de contenir les forces irrationnelles qui le dominent.

C'est au plus fort de ses incertitudes, qu'il apprend le suicide du docteur Delbende. La nouvelle est transmise au journal dans un grand effort de détachement, sans questionner les apparences suspectes de cet "accident de chasse". Pourtant, sous son aspect insensible, cette déclaration entraîne le sentiment d'une solitude inhumaine qui pousse le prêtre à se solidariser de Delbende. L'expérience de dépossession du prêtre, nous l'avons déjà mentionné, ne semble plus exister qu'en relation étroite avec la détresse des âmes qu'il assume. La vie spirituelle du prêtre est amenée à se nourrir de plus en plus de ses expériences quotidiennes, et le journal voit à la notation précise des événements extérieurs de ce drame intérieur.

Le trouble du curé d'Ambricourt est tel, à la suite de la visite de la fille du comte, qu'il n'arrive pas à prendre une distance émotive par rapport à l'entretien. C'est dans une perspective de plus grande réceptivité au drame de Chantal qu'il

préfère attendre au lendemain pour le noter. Cette volonté d'authenticité envers soi-même et autrui s'avère d'ailleurs caractéristique du recueillement insensible de l'écrivain Bernanos devant l'écriture :

Lorsque je commence d'écrire un livre, il y a déjà longtemps que j'en suis détaché, mais je l'écris précisément pour retrouver coûte que coûte la source perdue, le mouvement de l'âme dont il est né. 4

Dans cet esprit de récupération d'un sens originel perdu, le narrateur tente de s'effacer complètement derrière la réalité qu'il décrit, surtout lorsque la cause des événements lui échappe : "A ce moment, il s'est passé une chose singulière. Je ne l'explique pas, je la rapporte telle quelle."⁵ Plus que jamais, le prêtre, présent à la douleur dont il est témoin, essaie de s'en pénétrer. Ebranlé par ses nuits blanches, il devient même victime de la dureté de Chantal : "Son regard m'a fait peur, je ne me croyais pourtant pas lâche."⁶ Cependant, le narrateur sait recueillir les détails de sa révolte avec acuité et compassion : "Son mince visage était encore plus torturé qu'avant-hier, et il y avait ce pli de la bouche, si méprisant, si dur."⁷ Absorbé à retrouver le ton juste de cette violence, il ne s'inquiète plus de discipliner ses pensées.

Il est parfois si attentif à la haine de Chantal qu'il s'oublie jusqu'à contempler en elle "ce grand élan de l'être

féminin vers le mal"⁸ et d'y trouver une beauté pure, sauvage qui, au-delà du monde moral, le plonge dans l'espace atemporel "d'avant le péché des Anges."⁹ Egarement audacieux pour un prêtre! Il se ressaisit donc pour se défendre de son mieux contre ces idées "absurdes". Encore une fois, la vision pénétrante du rêve qui cherche à donner forme à l'intuition surnaturelle, est rejetée comme une chimère. Pourtant, cette pensée revient dans le journal, alors qu'il rapporte sa dernière conversation avec la jeune fille: "[...] Je ferai le mal pour le mal." -- "A ce moment-là [...] vous trouverez Dieu."¹⁰ C'est la conviction intime du prêtre que la race des révoltés, dont la recherche de la vérité engage toutes les forces, triomphera de l'illusion et du mensonge.

La rêverie n'est jamais surmontée par le curé que lorsqu'il retrouve l'attribut principal de son esprit d'enfance: la vulnérabilité, l'ouverture complète aux autres. Alors qu'il communique à la détresse de Chantal, la prière, à son insu d'abord, monte à ses lèvres. Calme, il tente de repousser, par ses paroles autoritaires et nettes, le démon qui habite la jeune fille, (car jamais la charité du prêtre ne confond le pécheur et son péché). Peine perdue cependant. Il semble que l'énergie aveugle de Chantal ne cherche qu'une résistance pour vivre. De même que la haine doue la jeune fille d'une force qui la dépasse, l'acharnement du diariste à transcrire cette scène engage sa

spiritualité au point qu'il vit intensément l'écriture. Pourtant, rien n'indique encore que le narrateur perçoive, dans cette recherche de la forme, la contrainte nécessaire pour accéder à la source de son être. C'est dans l'épreuve qu'il mûrira cette volonté de "voir clair". Toujours démuné devant Chantal, le curé risque donc quelques secondes de silence pendant lesquelles la prière revient. Il cherche alors à s'expliquer la cause de cette grâce qu'il fait coïncider avec un regain de forces physiques. Or les suites hallucinatoires de cette paix le laissent si perplexe, qu'il croit les avoir rêvées; il en expose, toutefois, rigoureusement les faits. Dans la pénombre du confessionnal, le visage de Chantal lui apparaît dans toute sa tristesse; afin de soutenir cette vision d'une "instabilité merveilleuse",¹¹ il tente de s'effacer devant elle, dans l'immobilité. Tout le mouvement de son être va vers cette peine pour la partager, quelque amer en soit le fardeau. Cette vision est pénétrée puis métamorphosée par la réalité intérieure de la prière du prêtre; et l'idée vient bientôt au diariste de fusionner cette vision à sa prière... "Je me demande si cette espèce de vision n'était pas liée à ma prière, elle était ma prière même peut-être?"¹² C'est l'éclairage irréal de l'apparition qui protège la connaissance surnaturelle du prêtre du jugement rationnel du diariste.

Il semble au prêtre que le désespoir de Chantal lui rappelle,

péniblement, le défi de sa propre enfance. Le défi de la misère, contre lequel l'abbé Cénabre a résisté toute sa vie, est subi par le curé, dans l'angoisse. La panique ressentie par Chantal devant l'impureté du monde, était aussi la sienne, enfant. L'écriture semble rapprocher le prêtre de cette image intolérable du malheur, tout en l'unissant à la fierté enfantine de Chantal. Cette communion vient "taire en [lui] cette sourde rumeur de voix confuses, ennemies, qu' [il] entendait sans cesse depuis deux semaines, elle rétablissait le silence d'autrefois [...] "13 Il se trouve si près de l'âme de Chantal (et de sa propre enfance) qu'il arrive à deviner ses intentions profondes. Ainsi, aucun indice matériel n'explique l'existence de la lettre qu'il réclame d'elle. Le diariste rapporte ce fait "sans l'expliquer non plus"14 et, tenté d'éliminer cette intuition par la facilité, il reconferme aussitôt sa lucidité: "J'ai parlé au hasard, je suppose et cependant j'étais sûr de ne pas me tromper."15 Non seulement il accepte son rôle extraordinaire sans le questionner, mais il décide aussi, humblement, de ne pas s'entêter contre des douleurs d'estomac devenues au-dessus de ses forces: "Je l'ai priée simplement de s'arrêter une minute, que je n'en pouvais plus."16 Le progrès du cancer distrait souvent le prêtre d'une sourde révolte contre son destin spirituel. De plus en plus, l'expérience du surnaturel "fait irruption non pas dans la conscience humaine mais dans le monde de la matière".17 Ressentant profondément la solidarité humaine dans le bien et le mal, le

prêtre du Journal oublie, devant l'adolescente, sa mission de témoin de Dieu: "Moi qui vous parle... Je me suis arrêté à temps."¹⁸

Il apparaît que le prêtre n'ait aucune conscience ou vive dans l'ignorance de ses dons divins. Au départ précipité de Chantal, il ne ressent aucun espoir. Au contraire, son "Qu'ai-je fait!"¹⁹ témoigne d'une incapacité à mesurer la portée de ses gestes et de ses paroles. Il lui semble mener une vie de somnambule et demeurer captif d'un naturel rêveur, inapte à la direction spirituelle. Du reste, il s'accuse d'avoir désespéré une enfant sans appui. Succède donc à son intervention réelle, d'une présence et d'une conviction lumineuses, un découragement presque puéril. Le narrateur croit que sa stérilité sacerdotale soit une conséquence de la perte de son esprit de prière, grâce qu'il ne méritait plus. Dans sa conscience d'homme, il vit l'absence de Dieu parce qu'il se sent indigne de témoigner de son Amour:

Pourquoi son incapacité risque-t-elle de plonger le curé d'Ambricourt dans le désespoir sinon parce qu'elle paralyse l'élan de sa charité? 20

Dès lors, le diariste reconnaît sa "honteuse faiblesse"²¹ [...] à chaque ligne de son journal. Elle existait pourtant bien avant le projet d'écrire puisqu'elle est à la source même

de son esprit d'enfance. Graduellement dépouillé de ses attributs de chef de paroisse, le curé doit s'identifier au pauvre qui ne peut donner que ce qu'il ne possède pas :

Je devrais être le maître de cette paroisse et je m'y montre tel que je suis : un malheureux mendiant qui va, la main tendue, de porte en porte, sans oser seulement frapper. 22

Il méprise son faible potentiel d'action : "j'ai fait de mon mieux [...] ce mieux n'était rien".²³ Le refus des conséquences parfois contradictoires de l'enfance spirituelle, fait naître en lui un scrupule de conscience paralysant, qui n'est pas sans rappeler le remords tenace de l'abbé Chevance face au scandale religieux dont il est le responsable et la victime, dans sa paroisse de Costerel. Désormais, Chevance se juge "indigne du ministère ou du moins de toute autorité"²⁴ et refuse tout nouveau poste d'importance. Or, le prêtre de l'Imposture accepte "telles quelles [...]" sans débat",²⁵ les suites paradoxalement injustes de sa charité. Ame simple, dénudée devant la foi et la souffrance, sa seule arme contre le doute est la prière. Aussi n'exprime-t-il pas sa candide confiance en Dieu pour consoler l'abbé Cénabre dans sa crise de foi sophistiquée :

Que n'avez-vous parlé plus tôt ? [...] Qui peut se croire à l'abri de cette sorte de tribulation ? Moi-même... Mais une intelligence comme la vôtre l'éprouve sans doute plus vivement. Dans une pareille conjecture, se débattre est vain : on ne peut pas grand-chose pour soi-même. Laissez-

vous apaiser, mon cher, mon bien-aimé maître et ami. Laissez Dieu revenir de lui-même: je m'en vais prier pour vous. 26

Un tel abandon à la Volonté Divine est reçu comme de l'indifférence ou de la mollesse par l'abbé Cénabre, incapable de mort et de silence. Pourtant, le "moi-même..." de Chevance, semblable au "moi qui vous parle..." du curé, s'adressant à Chantal, indiquent bien l'humble participation des deux prêtres à la souffrance qu'ils communient.

D'une part, le dénuement personnel de Chevance face au drame humain de son confrère, laisse le champ libre à l'expression de son esprit de charité:

[...] il était tout entier dans son effort, il ne mesurait pas son coup. Bien au-delà de sa propre raison, à mille lieues de son corps chétif, qui même alors gardait son attitude humiliée, craintive, sa charité, elle seule, discernait, jugeait, agissait. 27

Or ce dégagement de soi, nécessaire à la transparence spirituelle d'un Chevance, n'est pas encore atteint par le curé dans son journal. L'écriture, exerçant une distance réflexive, spatiale et temporelle, entre les actes et la conscience du curé, entretient, du même coup, une impression d'isolement, d'incompréhension devant le caractère involontaire de son comportement. Il semble au diariste qu'il agisse et souffre vainement, sans but ultime: " [...] J'ai porté mes coups au hasard [...] . Nous

ne connaissons réellement rien de ce monde, nous ne sommes pas au monde."²⁸ Sans repères pour orienter son ministère, le diariste ne saisit pas l'absurdité qu'est l'acte d'écrire en vue de garantir l'esprit contre "l'énorme aspiration du vide".²⁹ Comme si l'écriture, monde autonome, pouvait donner forme à l'informe rêve qui le hante, sans s'être d'abord nourrie au "mouvement de l'âme dont il est né." C'est dans une perpétuelle contrainte que Bernanos se résigne à dégager, au milieu des ratures et des surcharges, une seule idée juste. Dans sa lutte aveugle contre l'influence dissolvante du rêve, l'écriture permet au diariste d'affronter courageusement son malheur. Cette soif de vérité lutte aussi pour arracher les âmes à leur apathie. La charité du curé coïncide donc avec cette âpre volonté d'assumer la responsabilité du mal, en dehors de toute certitude spirituelle.

Obsédé par le sort de Chantal, qu'il a pris en charge, le curé saute sur le premier prétexte venu pour rencontrer madame la comtesse, sa mère, et solliciter son aide. Ce n'est qu'une fois devant elle, qu'il se rappelle l'invalidité de son alibi. Décontenancé, il annonce impulsivement le seul but de sa démarche et se heurte à un silence hostile. Ce moment d'affrontement lui coûte toutes ses forces et son courage, car plus que jamais, le prêtre se sent "délaissé" de la Providence; il mesure, sans la comprendre, l'audace surnaturelle de ses gestes et paro-

les: "Tout amour-propre était comme mort en moi."³⁰ C'est le sentiment de son "aveuglement invincible"³¹ qui l'incite à plonger dans l'inconnu, comme si c'était là, sa dernière issue.

Il se déclare donc, à la comtesse, vide d'intentions et simple instrument dans la main de Dieu. Cette affirmation, par sa justesse, dénote bien la conscience "passive" du prêtre de ses rapports avec le surnaturel. Aussi projette-t-il l'opacité de cette connaissance sur le décor sombre et hermétique qu'il voit par la fenêtre ouverte du château: "immense pelouse fermée par la muraille noire des pins", "ciel taciturne", "étang d'eau croupissante."³² En ce moment de répit, le narrateur s'étonne de la résolution subite de ses paroles et de l'engagement irrévocable de sa personne qu'elles entraînent. Il se sent habité d'un esprit fort qui, à l'instar de sa rencontre avec Chantal, le force à aller de l'avant pour dénoncer toutes les formes de fuite ou de démission. Ses propres paroles lui semblent étrangères: "Les paroles que je venais de prononcer me frappaient de stupeur. Elles étaient si loin de ma pensée, un quart d'heure plus tôt!"³³ Le narrateur juge le prêtre "hors de lui": "Je l'ai regardée bien en face. Comment ai-je eu l'audace de parler ainsi?"³⁴ Pourtant, c'est toujours le même visage qu'il voit dans la glace, "encore plus ridicule, plus livide."³⁵ Le miroir de l'écriture renvoie encore au diariste, le même reflet morbide de son impuissance.

La déception que lui causent les réactions violentes de la digne comtesse, contraint le prêtre à définir sa vague "impression" du pouvoir qu'il exerce sur autrui: "J'ai, depuis quelque temps, l'impression que ma seule présence fait sortir le péché de son repaire, l'amène comme à la surface de l'être [...] "³⁶ Alors qu'il se croyait simple témoin du conflit, voilà qu'il reconnaît, subitement, le faire progresser. Or, il interprète mal la cause de son influence: "L'angoisse dont je souffre est-elle contagieuse? [...] "³⁷ " [...] l'ennemi dédaigne de rester caché devant un si chétif adversaire [...] "³⁸ Il essaie de se défendre d'une force intérieure, se l'expliquant en termes rationnels qui le rassurent. L'écriture freine donc tout progrès spirituel en refusant de s'effacer devant l'inconnu.

Le regard déformant du diariste n'empêche pas, cependant, la limpidité profonde de son âme de transparaître dans ses yeux. Sa pureté, au-delà du langage et de la raison, se transmet dans le recueillement: " [...] sans doute l'image qui se formait dans mon regard a dû passer dans le sien, car elle a poussé un cri.

[...] "³⁹ Cette pureté inviolable ne pourra tolérer la volonté de dissimulation des châtelains qui, au milieu d'apparences d'ordre et d'harmonie, apportent une aide complice aux "puissances de la confusion et de la mort."⁴⁰ L'imposture morale est accusée d'abord par l'aveu de la comtesse: "Ce foyer, monsieur l'abbé, est un foyer chrétien."⁴¹ Cette démission devant la

réalité blesse le curé dans l'innocence de sa chair comme le mensonge de Cénabre blesse Chevance :

"Chrétien!" m'écriai-je. Le mot m'a frappé comme en pleine poitrine, il me brûlait. ⁴²
[...] "Je n'ai pas cessé d'aimer Dieu..."
A ces mots, le prêtre [...] chancela comme d'une blessure reçue à la face. ⁴³

C'est pourquoi, malgré sa timidité, le curé est incapable de taire, devant l'hypocrisie des puissants, la "déception très cruelle de [son] coeur d'enfant."⁴⁴ A la relecture cependant, le diariste s'inquiète de ses paroles dénonciatrices qui "ne sont qu'humaines".⁴⁵ Il énonce clairement, par la même occasion, le doute que son enfance soit un intermédiaire infailliable auprès de Dieu. Mentionnant plus loin l'extrême dépossession des gens de sa classe, il avoue aussi, à son insu, la sienne: celle de ne pas reconnaître sa propre richesse. "Dieu veut que le misérable mendie la grandeur comme le reste, alors qu'elle rayonne de lui, à son insu."⁴⁶ La larme versée par le curé, brisé par ses efforts, inspirera de la pitié à la comtesse alors que la situation devrait être l'inverse.

C'est au moment où le prêtre travaille intensément à faire jaillir l'acceptation d'une âme endurcie qu'il est saisi, comme au début de l'entretien, par l'audace terrible voire absurde de sa tentative. Il semble qu'il ait retrouvé sa raison paralysante: "J'étais comme un homme qui, ayant grimpé d'un trait une

pente vertigineuse, ouvre les yeux, s'arrête ébloui, hors d'état de monter ou de descendre."⁴⁷ Pour combattre ce vertige, à la limite de la folie, qui cherchait la dissolution d'un objectif pourtant implacable, l'esprit de prière le pénètre. Ayant engagé tout son potentiel spirituel et humain dans sa lutte contre la résignation, il était sur le point de tout perdre. La prière est alors une Présence qui vient plonger le prêtre dans le néant. L'effacement de sa conscience est telle devant la Volonté Divine qu'elle semble effacer aussi, étrangement, sa présence physique ainsi que celle de la comtesse de la pièce. Désormais sans crainte, ni désir, le prêtre goûte à "la douce paix des morts".⁴⁸ Les paroles mêmes qu'il prononce n'ont plus de poids, ni de raison d'être à ses yeux. "J'ai prononcé ces paroles, j'aurais pu en prononcer d'autres, cela avait à ce moment si peu d'importance!"⁴⁹

Comme devant Chantal, il est sur le point de confesser ses tentations de désespoir et de révolte pour mieux partager l'humiliation de la comtesse. Mais s'il s'arrête, ce n'est plus par honte de sa faiblesse mais pour mieux accueillir en lui la vision du courageux docteur Delbonde et le murmure de la "misérable humanité sous le pressoir."⁵⁰ C'est ce sentiment de solidarité dans la souffrance qui lui permet de s'apitoyer et d'appeler la paix sur la douleur vive de la mère déçue. En retour, cette paix descend sur lui pour lui échapper aussitôt, comme

d'une passoire. L'état de contentement qui demeure de cette "décisive épreuve" est décrite en termes naturalistes par le narrateur...: "Torpeur", "engourdissement de la pensée", "curieuse illusion de légèreté".⁵¹ La sensation de l'absence, créée par le don total de soi, paraît alors, pendant quelques heures, bienheureuse.

Deux phrases laconiques, isolées au milieu d'un silence consterné, viennent troubler ce calme:

Six heures et demie.

Mme la comtesse est morte cette nuit. 52

De nouveau, le prêtre éprouve l'aspect pénible de sa vacuité en cherchant à se justifier son impuissance: "la révolte c'est de ne pas comprendre et je ne comprends pas."⁵³ Suivant son habitude des moments difficiles, il espère définir son état d'âme dans les glaces comme s'il était trop agité pour n'en rien saisir autrement. Il y découvre un visage qui exprime la peur. Laquelle? peut-être celle de ne pas trouver de sens à son malheur. Il regrette d'avoir laissé s'évanouir les heures de plénitude vécues avec la comtesse; elles contenaient, lui semblait-il, le témoignage tant recherché de la présence de Dieu. Le narrateur excuse la défaillance de sa mémoire, en niant avoir joué le rôle d'intermédiaire divin auprès de la châtelaine, et en réduisant son service à celui d'observateur improvisé de la lutte... "Que voudrait-on qu'il me restât dans l'esprit de cir-

constances si fortuites, à travers lesquelles je me suis dirigé comme à tâtons, en aveugle?"⁵⁴ Dans son désarroi, il se défend non seulement d'avoir provoqué l'affrontement mais aussi d'avoir perçu, un moment, une force intérieure puis une paix qui lui eussent permis de pacifier cette âme avec elle-même: "Il faudrait que je fusse fou pour m'imaginer avoir tenu un rôle [...] "⁵⁵ A force d'introspection, le diariste s'aliène de plus en plus de ce qu'il a éprouvé lors de son entretien.

C'est pendant la première nuit de veille, alors qu'il reconnaît un petit signe familier sur la main de la comtesse, qu'il revit intimement, en un éclair, son "grand combat" avec elle. Leur affrontement lui apparaît, tout-à-coup, dans toute sa dimension surnaturelle, "à l'extrême limite de ce monde visible, au bord du gouffre de lumière..."⁵⁶ Il se souvient alors avoir donné ce qui lui manquait tant (l'espérance, l'esprit de prière), et ce paradoxe devient miracle à ses yeux: "O doux miracle de nos mains vides!"⁵⁷ Le dépouillement qu'il croyait subir sans raison, quelques instants plus tôt, trouvait son sens spontané: celui de la perte de soi, au retour à dieu. Le prêtre ressent alors une générosité reconfortante, reconnaissant sa responsabilité envers les âmes, sa "paternité" spirituelle: "Qu'elle la garde à jamais [...] Qu'elle garde cela aussi, qu'elle garde tout!"⁵⁸ Cette effusion affectueuse du curé exprime sa gratitude envers Dieu pour l'inspiration inespérée qui

lui redonne, momentanément, confiance en lui. Sa joie est brève, en effet, car nous lisons déjà, dès les paragraphes suivants, une inquiétude songeuse devant les événements.

Depuis la mort de la comtesse, le diariste avoue son besoin psychologique impérieux du journal. L'exercice de l'écriture semble éveiller en lui, un esprit et une sensibilité apathiques. Miroir servant à juger son bouleversement intérieur, il devient la seule forme d'activité capable de combattre sa rêverie défaitiste.

Dès que je m'arrête, je me sens sombrer dans un demi-sommeil qui trouble toutes les perspectives du souvenir, fait de chacune de mes journées écoulées, un paysage de brumes, sans repères, sans routes. 59

Le narrateur espère éviter le marasme de sa conscience en relisant le récit de ses "solitudes" passées. Son acharnement au travail pour s'arracher à la rêverie rappelle l'exigence désespérée de Bernanos qui, au-dessus de la page blanche, ne veut pas laisser dévier sa pensée. Il semble bien que la réalité qu'ils poursuivent soit en eux.

D'où procède la lucidité du Rêve? L'expérience de clairvoyance du curé auprès de Chantal et de sa mère nous initie au vertige de cette connaissance.

U

1

CHAPITRE IV

Don de clairvoyance

1

Le phénomène de la clairvoyance, point culminant de son épreuve, est vécu et présenté par le curé de campagne comme un fait si naturel qu'il pourrait passer inaperçu du lecteur. Il est vrai que l'humilité foncière du diariste (qui ignore l'avantage spirituel de sa maladresse humaine), explique l'approche effacée de cette réalité mystique et permet, ainsi, d'en ménager l'aspect sacré.

Or, c'est par son expérience de l'écriture que nous pouvons observer la prise de conscience graduelle, par le curé, de son influence sur les âmes. Nous sommes alors à même d'apprécier le mystère de la dépossession personnelle qui conduit à la possession divine.

Dès le début de son journal, le narrateur se surprend à découvrir chez lui, grâce à un "regard intérieur"¹ qui vise à l'essentiel, une conscience inconnue qu'il redoute. Or ce regard, d'une lucidité audacieuse, est brouillé par sa crise spirituelle. L'activité introspective de l'écriture se réduit, par après, à repousser l'état de rêverie qui paralyse son intelligence, ses sens, et remplace sa vie spirituelle. Loin de reconnaître en cette torpeur l'annonce de son destin mystique, le curé continue plutôt de croire en sa culpabilité: "on finirait par recevoir amoureusement comme des grâces les humiliations et les revers qui ne sont simplement que les fatales con-

séquences de notre bêtise."² Désireux de prendre sur lui les soi-disant échecs de son ministère, il demande donc à l'écriture "l'immense service"³ de lui expliquer son impuissance et sa maladie, afin de leur échapper.

Le remède à cette simplicité est difficile à prescrire lorsque celle-ci constitue l'essence même de la personne. Même le chanoine de la Motte-Beuvron, de sa hauteur, distingue en elle, une autorité de force peu commune parce qu'insoupçonnée du prêtre. "Cela explique bien des choses",⁴ ajoute-t-il. En effet, l'action directe et franche de cette enfance méconnue, touche et "brûle" les âmes révoltées; elle s'explique par l'absence de choix ou d'hésitation laissé au jugement, faculté qui prend un recul face à l'engagement. Au moment où le diariste veut reconstituer l'essentiel d'une rencontre, l'illumination de la conscience et la logique du comportement qui s'ensuit lui échappent désormais. Ce dédoublement de conscience est clairement dénoncé par le journal. D'un côté, le narrateur juge à distance, en termes humains, l'expérience surnaturelle, tandis que ce dernier parle et écrit sous l'inspiration d'un amour naïf des âmes, dans l'accueil parfait de Dieu.

Devant une âme tourmentée, le curé fait spontanément don de lui-même. Son humilité sert au nécessaire effacement personnel devant l'Amour Divin qui resplendit, alors, dans ses gestes

et paroles transfigurés. Mais lorsque le diariste avoue avoir "aimé naïvement les âmes",⁵ l'état spirituel auquel il réfère n'est qu'une inclination du coeur préparatoire à la réelle union à Dieu. Le narrateur fait allusion à l'état de disponibilité auquel il se prédispose pour accueillir la souffrance le plus ouvertement possible. Car il lui est indispensable, pour délivrer une âme de son mal, d'envisager le péché dans une optique d'amour. Cette faute n'est-elle pas, selon lui, qu'une croûte à percer pour retrouver la vie frémissante de l'être?... "Quelle épaisseur a le péché? A quelle profondeur faudrait-il creuser pour retrouver le gouffre d'azur?..."⁶

Il devine ainsi, avec une sollicitude soutenue, le désarroi imparfaitement masqué du docteur Delbende, s'identifiant à l'attitude du chien couché aux pieds de son maître. Sous cet angle, l'observation de la douleur est d'un tel recueillement, qu'elle ressemble à une méditation:

[...] il levait vers son maître un regard calme, attentif, un regard qu'on eût dit détaché de tout, même de l'obscur espoir de comprendre une peine qui retentissait pourtant jusqu'au fond de ses entrailles [...] ?

Le prêtre tâche de recevoir la douleur en lui, sans la raisonner, pour la remettre intacte à Dieu, en bon "serviteur". Comme si le fait de comprendre exigeait que l'on contienne une réalité globale en soi, sans chercher de fausses assurances, acceptant toutes

ses conséquences. Inutile alors de juger une faute si l'on y compromet jusqu'à la paix de sa conscience! Renonçant à ses sentiments, le jeune curé fait appel à la Justice Divine; il ne connaît plus les limites du don de soi, quand pour sauver une âme, il consent à embrasser sa servitude.

Lors du dialogue avec Chantal, cette générosité est rendue apparente par des pertes de conscience personnelle. Le diariste ne s'inquiète pas encore de ces absences et laisse réagir son intuition à plusieurs petits signes matériels: la perception de plus en plus lointaine de la voix, des traits et celle plus distincte de l'ombre de la jeune fille, en forme d'arc, expression de son "emportement silencieux".⁸ Dès la prise de conscience de cette vision amonale, épurée, de Chantal, le jeune prêtre s'amende. Il oblige l'enfant innocente qu'il voit en elle, à prier pour son âme. Le jeune prêtre s'oublie à nouveau, alors qu'il observe l'angoisse sur le visage de Chantal: dans l'ombre du confessionnal, c'est la profonde tristesse de son âme qu'il voit maintenant transparente. Le curé surmonte complètement sa timidité pour fixer la jeune intrépide avec une insistance qui la fait trembler de frayeur: "Je n'en peux plus [...]. Pourquoi m'avez-vous regardée ainsi?"⁹ Pourtant, une fois sa "prière" terminée, il ne sait que lui répondre. Enfin, dans un dernier moment de renoncement à la vie matérielle, le plus fulgurant de cette rencontre, le prêtre, n'écoutant plus

le discours haineux de le jeune noble, lui crie, "comme malgré [lui]",¹⁰ ses intentions réelles et dénonce sa tentation secrète de suicide.

De même que l'on prend à tort, la jugeant à distance, une grande concentration pour de la distraction, le diariste interprète sa présence inspirée à l'autre comme un égarement. Désormais, ce n'est qu'avec le recul de la réflexion qu'il tente de s'expliquer son audace. La première vision de Chantal, d'une puissance irrésistible, inspire au narrateur la crainte de sa passion amoureuse. Il la repousse comme une idée devenue "absurde, dangereuse"¹¹ à la lumière de l'écriture. Pourtant, il constate de lui-même combien l'éloignement d'une réalité engendre sa réduction au concept, et crée une fausse sécurité de l'esprit.

Je m'étais reproché l'avant-veille d'avoir pris au sérieux ce qui n'était peut-être qu'obscurie jalousie, rêveries [...]. Mais c'est que je me trouvais seul à ma table, réfléchissant aux paroles machinalement retenues par la mémoire et dont l'accent s'était perdu sans retour. Au lieu que j'avais devant moi maintenant un visage étrange, défiguré [...].¹²

Ceci rappelle le souci chez l'écrivain Bernanos d'écrire dans les lieux achalandés (tels que les cafés, les gares, les trains), pour ne pas oublier le visage et la voix humaine, "pour ne pas être dupe de créatures imaginaires, pour retrouver d'un regard, jeté sur l'inconnu qui passe, la juste mesure de la joie ou de la douleur."¹³ Ecrire à même le désordre et le mouvement de la

vie, libère du "luxe des intentions."¹⁴ Réfugié en lui-même, dans sa cure isolée, le diariste, fatigué et nerveux, n'arrive pas à libérer l'écriture d'arrière-pensées pleines de réticences. Il se défend de toutes ses forces contre son aventure irrationnelle. Alors qu'il se proposait d'affirmer "telle quelle" sa révélation si fragile sur la tristesse de Chantal, il se hâte d'en infirmer l'importance, prétextant un dérèglement des sens: "il est bien possible, après tout, que j'aie rêvé".¹⁵ Le mot rêve fait ici allusion à l'état de dispersion propice au délire et non pas à l'état de veille, d'attente, qui précède l'inspiration.

Pourtant, rien ne ressemble moins à la "rêverie" que la certitude surnaturelle qui illumine, par éclairs, toute la sensibilité du prêtre. Et ce, malgré le peu d'indices sensibles qui le guident. Par exemple, précédant leur conversation, son pressentiment de la présence de Chantal dans l'église obscurcie est tellement ferme, qu'il ne prend même pas le soin de nommer la jeune fille dans le journal: "Elle m'attendait à la porte de la sacristie. Je le savais."¹⁶ Le diariste ne sent pas le besoin de justifier son intuition, exprimée avec laconisme, parce qu'elle semble prolonger naturellement la pensée qui le hantait, voire le souci qu'il se faisait pour Chantal depuis leur dernière et bouleversante rencontre. Pourquoi la simplicité de cette connaissance, conséquence d'une sympathie profonde pour autrui,

doit-elle côtoyer la méfiance du diariste, sa culpabilité? Pour comprendre la tension qui existe entre le "je le sais!"¹⁷ et le "Qu'ai-je fait!"¹⁸ du curé, il serait peut-être éclairant d'évoquer l'anxiété de l'abbé Chevance à la découverte de son don de clairvoyance. Comme le curé, Chevance ne parvient pas à cacher le fait qu'il a pressenti un mensonge chez l'être auquel le livrait son dévouement. Le cri de sa dénonciation est d'autant plus violent que son âme est pure d'intentions:

Je vous vois vous enfoncer comme un plomb.
[...]
âme! 19

Notons tout de suite que la Connaissance surnaturelle du curé correspond à la Vision de Chevance; or, si Bernanos a choisi, pour ce dernier, une forme moins articulée, plus directe de la clairvoyance, c'est en raison de la plus grande passivité de son intelligence. Chevance, sensible plus que cérébral, est ce personnage doux, docile et limpide au travers duquel Dieu peut voir et juger librement sans l'intermédiaire de l'écriture. Malheureusement, l'abbé ne s'adresse pas à une enfant ni à une âme d'enfant qu'émeut le spectacle de la possession divine, mais à un chanoine conscient de son rang, intellectuel par surcroît. Comment lui prouver, alors, que la vision de son âme ne prétend à rien, qu'elle n'est pas l'expression de révolte d'un être exalté, qu'il en est, simplement, l'auteur innocent et lucide? Chevance se tourmente à chercher les termes qui justifieraient, à

Cénabre, manieur adroit de mots, l'écart invraisemblable qui existe entre la réalité de sa révélation et l'absence de ses arguments.

Ce sont des raisons qu'il vous faudrait donner, une image vraie de vous-même, et je n'ai de votre malheur qu'une vision incommunicable! Mon Dieu! je vous vois terriblement, et tout me manque! 20

Mais ce qui blesse le plus cruellement cet homme, si peu conscient de lui-même, c'est de devoir convaincre Cénabre de sa mission, au moyen de sa parole, de son "misérable serment": "Je jure! Je vous jure que l'Esprit m'inspire ceci!"²¹

Il semble que Dieu éprouve cet être dénué, en humiliant jusqu'à sa simplicité. Rien n'est plus déchirant pour Chevance que de témoigner d'une force divine qu'il se sent incapable de soutenir par ses pauvres moyens. Rien ne désespère plus le curé d'Ambricourt que d'éprouver presque physiquement la puissance du mal sans savoir diriger les coups qu'il lui porte. Pourtant, l'épreuve prolongée du curé le purifie peu à peu de tout désir de sécurité spirituelle. La nuit qui suit son affrontement avec la fille du comte, son "cerveau" semble tout-à-coup tellement vide de résolution, après avoir déployé tant d'efforts pour comprendre son devoir, qu'il sent agir en lui, sous forme d'appel, une conscience intérieure impitoyable. Cet appel est si net qu'il semble capté par les sens; mais le prêtre "sait" -- d'une

connaissance qui ne doit rien à la déduction -- qu'il n'est pas d'ordre matériel et qu'il exige, pour l'entendre, la reddition de ses humbles capacités. Loin de diminuer son sentiment du réel, ce rêve, d'une lucidité parfaite, élimine toute possibilité de dispersion mentale.

Je savais que je ne trouverais personne. Tout cela me semble encore un rêve, mais dont chaque détail m'apparaît si clairement, dans une espèce de lumière intérieure, d'illumination glacée qui ne laisse aucun coin d'ombre où je puisse trouver quelque sécurité, quelque repos... 22

C'est dans cet état de grande concentration intérieure, alors qu'il se sent détaché de ses propres sentiments, qu'il se présente, le lendemain, devant la comtesse. Parfois, incapable "de ressentir aucune offense,"²³ il répond aux questions malveillantes avec une candeur désarmante: "Vous avez le pouvoir de lire dans mon coeur, peut-être?" -- "Je crois que oui, madame."²⁴ Nous avons déjà mentionné, toutefois, que cette perspicacité, nécessitant le dépassement de soi, ne ressemble en rien à la béatitude des élus; au contraire, l'angoisse qu'elle engendre est due à la sensation de perdre le contrôle de sa volonté. Ce qui inquiète le plus le jeune prêtre, c'est d'ignorer où vont le conduire ses paroles, vers quelle mystérieuse complicité avec son interlocutrice. Il lui semble déjà effleurer son secret alors qu'il la regarde à la lumière -- terriblement précise -- de son rêve intérieur. S'agirait-il d'une clairvoyance de la

misère? Le diariste ne saurait, peut-être, mieux dire. Le regard de l'enfant, associé à celui du pauvre, jouit du privilège d'une franchise gratuite, parce qu'il est sans orgueil. Alors qu'il s'en méfie, la gratuité de son "coeur d'enfant" rapproche insensiblement le diariste de son essence et de celle d'autrui; parallèlement, c'est au hasard de ses rêves d'enfance que le romancier Bernanos nourrit sa création littéraire. Par quel phénomène inexplicable, incontrôlable aussi, la crainte du narrateur coexiste-t-elle avec ce rêve, sans l'influencer ni même le ternir? Cette vision onirique du prêtre s'imposerait-elle au monde de la matière de façon autonome? .

En effet, le jugement que pose le diariste sur la confusion de ses propos, démontre bien sa difficulté à accepter le don qui lui est fait de pénétrer les âmes. Aussi nie-t-il la possibilité d'une logique propre à ce rêve, qu'il protège à son insu:

A lire ces lignes, on pensera sans doute que je ne parlais pas au hasard, que je suivais un plan. Il n'en était rien, je le jure. Je me défendais, voilà tout. 25

Plus tard, revenu de la demi-conscience où l'avait plongé son rêve vécu à fond, il éprouve, face à son entretien, un remords qui le pétrifie: "Quel homme raisonnable en eût jugé autrement?"²⁶ Nous remarquons que c'est à partir de l'éveil de sa conscience, que le narrateur vit un cauchemar. Le retour de sa peur irra-

tionnelle trouve sa source dans le rêve démesuré qu'il ne se croit pas capable d'assumer.

Alors qu'il lutte "de toutes ses forces" contre le doute qui le divise profondément, le diariste éprouve une plénitude divine. L'unité intérieure est retrouvée; sa volonté, qui n'était qu'entrave, se tait pour communier à la misère universelle. La prise en charge de la souffrance lui semble inexorable: "Seul debout, entre Dieu et cette créature torturée",²⁷ il intercède. Pour la première fois, le narrateur accepte passivement -- vivant sans juger -- son rôle de prêtre élu. Cette passivité implique une chose: qu'il a reconnu enfin le rêve de Rédemption qu'il projetait sur sa paroisse, de la côte de Saint-Vaast.

CHAPITRE V

Service salulaire de l'écriture

Un sentiment de plénitude envahit le curé alors qu'il s'abandonne à la part illuminée de lui-même. Ce moment est d'autant plus intense qu'il surprend le prêtre comme une grâce qu'il ne croyait pas mériter.

Ses forces se concentrent dans son regard, d'une acuité exceptionnelle, et désormais plus éloquent que ses paroles; sa conscience angoissante du mal est compensée par une confiance en Dieu qui rayonne de toute sa personne. Le diariste voit enfin par les yeux de l'homme de Dieu. Il admet -- encore que malgré lui -- sa mission d'intermédiaire divin: "Ma fille, lui ai-je dit (le mot est venu de lui-même à mes lèvres) [...] "1 exposant à son "enfant" spirituelle les conditions de l'acceptation, il témoigne aussi d'un mouvement de réconciliation avec son propre besoin de tendresse, sa dépendance de Dieu ressentis à travers le journal: "Prenez-vous Dieu pour un bourreau? Il veut que nous ayons pitié de nous-mêmes."2

Cette unité intérieure résulte de la vision sereine de l'écrivain sur sa voie dans le monde. L'intuition surnaturelle imprègne maintenant les préoccupations les plus humaines du prêtre. C'est par le chemin familier de la vie de tous les jours que cet homme simple pourra rejoindre la vérité de l'Etre. Il en a l'intuition alors même qu'il partage avec la comtesse une paix qui s'harmonise au mouvement de la vie humaine: "Oui,

nous étions rentrés si doucement dans la vie de chaque jour que le témoin le plus attentif n'eût rien surpris de ce secret, qui déjà ne nous appartenait plus."³ Le diariste éprouve ici l'immense bonheur de participer à un mystère sacré sans craindre de s'y perdre. Il tente également de s'expliquer la fascination du mot "jamais" sur son âme ainsi que sur celle de la comtesse. Il croit y déceler la joie de renoncer à la justification et de vivre pleinement le silence attentif de son âme.

Conscient d'avoir pénétré une paix réservée aux morts, le narrateur accepte, "quoi qu'il arrive",⁴ d'en conserver le secret. C'est après la mort subite de la comtesse qu'il saisit toute la portée spirituelle du don que Dieu lui octroie. Non seulement il est sûr -- contre tous -- d'avoir libéré la morte d'une haine vénéneuse, mais il sait avoir vécu, à ses côtés, des heures privilégiées qui l'isole des autres hommes. Il retrouve dans "mille petits signes visibles à [ses] yeux seuls",⁵ le mystère d'un affrontement "à l'extrême limite de ce monde visible [...]"⁶ et vit un délaissement sacré alors qu'il subit les jugements de la paroisse et de ses supérieurs sur cet apparent scandale.

Désormais, le journal demeure le seul témoin de ce drame et entretient, au coeur d'une solitude inhumaine, l'espoir du diariste de garder contact avec sa conscience enfantine ou son

désir inaltérable de Dieu. La volonté du narrateur "de voir clair en [soi]"⁷ n'est rien d'autre que cette nostalgie de la Vérité. Touchant le fond de son épreuve avec l'aggravation de la situation paroissiale et de son état de santé, l'écriture trahit un besoin d'intimité spirituelle. Elle combat en lui une rêverie provoquée par son épuisement physique et mental, qui l'incite à fuir une réalité trop ingrate. Car le diariste est conscient de sa dette envers Dieu. De même que le don de voir réclame du prêtre un acte d'amour "effrayant" qui lui dérobe jusqu'à l'honneur sacerdotal, l'écriture exige de l'écrivain le don du repos de son âme. En effet, elle le force à déchiffrer sa véritable condition à même le désordre de sa vie: ou encore, elle conduit le diariste au coeur de son rêve de Rédemption dont la "menaçante douceur" reste indicible.

J'ai beau relire ces pages auxquelles mon jugement ne trouve rien à reprendre, elles me paraissent vaines. C'est qu'aucun raisonnement au monde ne saurait provoquer la véritable tristesse -- celle de l'âme -- ou la vaincre, lorsqu'elle est entrée en nous. 8

Libre de toute culpabilité devant Dieu, il n'en demeure pas moins imprégné du mal des hommes et se tient responsable de leur rachat. Evoquant la condition absurde de l'humanité pécheresse, c'est aussi la sienne qu'il définit. Il se trouve accablé par la conception de "son propre anéantissement"⁹ dont la terrible conscience le réduit au silence. Mais ce silence n'a rien de serein. Les pages qu'il écrit, au bord du suicide, sont arrachées avec

violence du journal comme pour témoigner de la difficile acceptation de son épreuve..., "la plus grande déception de [sa] pauvre vie".¹⁰ Il se plaint du rôle terrible que Dieu lui assigne, dépassé par les forces maléfiques qu'il affronte: "Je suis un malheureux petit prêtre qui ne demande qu'à passer inaperçu."¹¹

Ce n'est qu'à la lumière d'une inspiration du curé de Torcy ("Je rêve", prévient celui-ci, afin d'établir le caractère affectif de sa vision), que le jeune prêtre reçoit la révélation du caractère sacrificiel de sa vocation. De nouveau, il entend l'appel du silence: "J'ai ouvert la bouche, j'allais répondre et je n'ai pas pu".¹² Mais c'est rempli de gratitude qu'il accepte cette infirmité sociale, accueillant enfin la justification divine d'une candeur qui lui a valu tant de difficultés matérielles et morales.

Tans pis! N'est-ce pas assez que Notre-Seigneur m'ait fait cette grâce de me révéler aujourd'hui, par la bouche de mon vieux maître, que rien ne m'arracherait à la place choisie pour moi de toute éternité, que j'étais prisonnier de la Sainte-Agonie? 13

L'assurance surnaturelle qui frappe son esprit, entraîne le narrateur à un renouvellement spirituel. Désormais, le silence n'est plus une captivité mais la recherche d'une voie intérieure dont le sens échappe aux critères humains. Bien sûr, cette intimité avec Dieu demeure difficile à protéger sous la pression du regard inquisiteur d'un ami: "il m'observait, avec une telle

vivacité d'attention que j'avais toutes les peines du monde à me taire."¹⁴ Mais le curé surmonte son horreur du vide, se refusant à simplifier ou à circonscrire l'inconnu auquel il doit faire face. Alors qu'il renonce à défendre son innocence, il remarque combien sa résolution muette décontenance le solide maître. En vain, Torcy s'agite à motiver un tel détachement. Enraciné au monde terrestre de la pitié et de la raison, l'évolution surnaturelle de son collègue lui échappe.

Pareille autonomie n'accable plus le diariste; il découvre sa paix intérieure avec joie: "de la tête aux pieds, je n'étais plus que silence. Silence et Nuit."¹⁵ Convaincu de son appel, il se sent libéré du jugement d'autrui sur son ministère dont il convient de l'inconsistance apparente. Cependant, la grâce divine, rarement triomphante sur terre, ne tarde pas à présenter sa contrepartie douloureuse. Au retour inattendu de Torcy, le curé retombe dans l'embarras qui lui est naturel. La recherche de la sainteté est sans grandeur évidente chez Bernanos et son vertige doit être péniblement surmonté.

Lors de son dernier tête-à-tête avec Torcy, le diariste sent nettement se distinguer leurs vocations respectives. Aussi, la sienne se nuance-t-elle de tristesse: il entend l'appel de la souffrance et communique Dieu à travers elle. Il reconnaît celle de Torcy lorsque le maître retrouve un ton ferme et confiant qui

exhorte à l'effort patient. Cette recommandation encourage l'offrande "des petites choses" au Créateur dans l'espoir de contribuer à son Oeuvre: "Voilà comment Dieu souhaite nous voir, lorsqu'il nous abandonne à nos propres forces".¹⁶

Ce conseil rappelle le diariste, livré à lui-même, au devoir d'écriture. Malgré sa "répugnance à poursuivre" le journal, il préfère encore pousser l'expérience jusqu'à la purification de ses craintes. Peu importe si l'écriture véhicule des préoccupations qui le détournent d'un engagement entier, d'un présent innocent, elle seule peut provoquer ces scrupules obscurs à jaillir à la surface de la conscience. L'écriture conduira le narrateur au bout de sa faiblesse, l'obligeant à vivre un défi où Foi et Doute s'affrontent. Loin de résoudre son angoisse, elle repose le problème constamment. Par le journal, le prêtre peut se regarder souffrir et cette souffrance le révèle graduellement à lui-même: elle est un inexorable exercice de détachement terrestre.

Après avoir fait ses adieux, intérieurement, à son maître de conscience, le curé semble surtout tenir le récit de son agonie. Il se reproche de prendre sa douleur physique de front alors qu'elle lui est imposée comme telle, que sa vocation héroïque n'est pas choisie. C'est ce mal physique qui maintient le prêtre dans un monde incertain, halluciné, qui inquiète les

hommes stabilisés. Au retour de ses visites paroissiales, une défaillance extrême, entraînant chutes successives, provoque en lui, un état visionnaire qui domine sa conscience. Dernier mécanisme de défense contre une "rêverie" irrationnelle, absurde, la douleur demeure le seul "point fixe dans le vain déroulement de [ses] songes";¹⁷ elle empêche le narrateur "de sombrer dans la folie".¹⁸ Cette déraison combattue n'est nulle autre que la force aspiratrice du vide tant redoutée du diariste. Or l'appel est plus puissant que cette répulsion et "grâce au ciel, ne [lui] laisse aucun remords [...] "¹⁹ La vision extatique de la Vierge, grâce incroyable dont il se sent indigne, n'est pas perçue comme une prière en soi. Il hésite même à en donner l'image qui s'impose à son esprit, alors qu'il rature dix lignes de sa description. La première phrase elliptique fait allusion à Marie en un détour de style respectueux, une périphrase exprimant son ravissement mystique: " [...] La créature sublime dont les petites mains ont détendu la foudre, ses mains pleines de grâces..."²⁰ Tout entier à ce qu'il voit, il s'agrippe à cette Présence, prenant sa main, et souhaite que ce ne soit pas un rêve. Hors du monde sensible, le prêtre communie à une tristesse sublime ne se doutant pas qu'elle soit l'accomplissement "d'une souffrance trop vive" dont il est l'esclave. La peine "sans amertume" qu'il prête à la Vierge ne coïncide-t-elle pas aussi à son acceptation du jugement des hommes?

Je me disais aussi que j'allais tomber dans un moment, qu'on me trouverait là, demi-mort, que ce serait un scandale de plus. Il me semble que j'ai appelé. 21

La nuit "douce, infinie" qui émane de sa vision s'apparente encore à la profondeur du silence qui l'enveloppe comme pour le porter.

La nuit m'a paru soudain plus noire, plus compacte, j'ai pensé que je tombais de nouveau, mais cette fois c'était dans le silence. J'y ai glissé d'un seul coup. Il s'est refermé sur moi. 22

Néanmoins, ce silence n'est pas un refuge. Juste avant de perdre connaissance, le diariste note qu'il projetait, en rêve, le désir de marcher encore.

Cette rencontre avec la Vierge, révélation d'une voie mystique qu'il n'ose à peine s'avouer, ranime l'espoir du diariste. Les matins, surtout, lui apportent un regain de confiance. Sa "volonté de guérir"²³ témoigne aussi d'un souci accru pour sa santé; le curé apprivoise de son mieux le pressentiment tenace d'une mort imminente. Résigné au jugement injuste des villageois sur sa personne, ses visites se trouvent allégées d'un doute inutile. L'amour désintéressé des âmes devient sa seule consolation. Détaché des "menues disgrâces" qui le troublaient tant, son rêve de rédemption pour la paroisse serait-il en voie de réalisation?: "A quoi tient cette facilité soudaine des êtres

et des choses? Est-elle imaginaire?"²⁴ L'intensification de sa Foi lui permet de traverser, d'un regard lumineux, l'opacité du monde.

Si le diariste s'attarde encore, à ce stade de dépouillement personnel, aux "notations physiologiques, c'est dans la mesure où celles-ci suggèrent l'existence de l'univers surnaturel".²⁵ Tout entier à son rêve mystique, il ne vit plus selon les valeurs, ou le rythme des hommes. Ses découvertes sur lui-même et les autres lui apparaissent naïves tant elles sont essentielles: "Dans l'état où je me trouve, le moindre événement perd ses proportions exactes [...]".²⁶ En réalité, l'intensité extraordinaire de ses derniers jours s'explique par la libération de ses impressions d'enfance.

Le caractère violent, nettement asocial de sa révélation de l'amitié, par exemple, lui dévoile, du même coup, le goût du risque de sa jeunesse. Cette jeunesse, il ne l'avait jamais sentie si proche, au point de découvrir le mot lui-même, (il le répète quatre fois de suite dans une même phrase). Le bruit de la motocyclette d'Olivier fait éclater sa soif d'absolu refoulée depuis l'enfance: "C'était comme un cri sauvage, impérieux, menaçant, désespéré."²⁷ Contrastant avec ce bref triomphe, il découvre le stigmate d'une enfance humiliée: "A côté de cette machine flamboyante, ma soutane faisait une tache triste et

noire. [...] En un éclair, j'ai vu ma triste adolescence [...] ".²⁸
Il reconnaît alors combien le souvenir de la misère l'avait poussé à un retrait craintif de la vie qui avait alourdi jusqu'à son sacerdoce. Personne n'aurait su le soulager du poids de sa solitude, puisqu'il s'était trop attardé à y réfléchir dans son journal, pour ne pas en vivre le risque: "on ne va jamais jusqu'au fond de sa solitude,"²⁹ disait-il à l'institutrice.

L'écriture l'avait si bien mené au coeur de son enfance qu'il ne savait plus la voir, comme au séminaire, il évitait sa jeunesse en "s'hébetant de travail". Un simple geste d'abandon, d'acceptation de soi manquait pour qu'il ose vivre son rêve d'enfant. Par l'expérience charnelle de la vitesse, il participe enfin à l'audace de sa vocation, guidé par l'irrésistible fraternité du légionnaire. Ces deux êtres du même âge se reconnaissent un même idéal de sacrifice et de dépassement qui défie le poids de la condition humaine. Le narrateur goûte au bonheur d'un engagement divin réconcilié aux valeurs humaines; ce risque "béné" lui semble d'autant plus exaltant qu'il consommera peut-être l'oeuvre de sa vie: " [...] Je savais que Dieu ne voulait pas que je mourusse sans connaître quelque chose de ce risque -- juste assez, peut-être, pour que mon sacrifice fût total [...] ".³⁰
Le don de soi est ainsi assumé dans l'allégresse, même s'il augure l'état d'agonie. En effet, la montée vers Dieu s'accélère de plus en plus, quoique sans effort, puisque toutes les énergies du curé

sont canalisées en vue de cette fin. Encore une fois, le diariste part d'un phénomène sensible pour le fusionner à son itinéraire spirituel: " [...] la haute voix du moteur s'élevait sans cesse jusqu'à ne plus donner qu'une seule note, d'une extraordinaire pureté. Elle était comme le chant de la lumière, elle était la lumière même [...] "³¹ Libéré de la nécessité du choix, le prêtre n'a qu'à goûter l'ivresse de son abandon à la mort.

Aussi l'écriture n'est-elle plus l'obstacle à la transparence spirituelle mais son véhicule. Elle donne forme au rêve qui dépasse le prêtre, lui conférant l'évidence de la réalité. Car pour le diariste, "le surnaturel ne signifie pas -- l'exceptionnel -- mais -- l'ordinaire -- exceptionnellement vécu au contact de la Grâce [...] "³² L'écriture sera l'instrument de cette Grâce qui participe au Rêve de Rédemption; elle engage le diariste à mourir à lui-même, à risquer un vide intérieur que Dieu seul peut combler. Par le biais de sa course en motocyclette et sous le voile de l'image, le diariste confie les principales étapes de son épreuve du vide: résistance, fascination et acceptation joyeuse.

Le vent de la course n'était plus, comme au début, l'obstacle auquel je m'appuyais de tout mon poids; il était devenu un couloir vertigineux, un vide entre deux colonnes d'air [...], et lorsque j'essayais d'écartier le bras, il était plaqué à mon flanc par

une force irrésistible. [...] Je me sentais heureux, délivré, loin de tout. }3

L'intensité de cette sensation permet que le diariste ne perçoive pas le moment où il quitte le phénomène concret pour franchir "la porte d'un autre monde". La frontière entre la conscience morale et la connaissance divine s'estompe naturellement grâce au renoncement total qui purifie le regard.

Désormais, le curé vit une attente pleine d'espoir. Lors de sa vision mystique de la vierge enfantine, il avait mis sa main dans celle de la Pauvreté et de l'Innocence, marquant ainsi l'acceptation de sa faiblesse et le progrès définitif de son détachement terrestre. Par la suite, sa rencontre avec Olivier lui permet de vivre l'expression charnelle de cette Innocence qu'il découvre intacte en lui. Il s'est réconcilié, d'esprit et de corps, avec son enfance. Le diariste se reproche donc d'avoir retenu un bien qu'un Dessein Divin employait depuis longtemps. Il voit la méfiance détruire en lui "l'élan, l'espoir du mieux",³⁴ l'énergie qui entretient la jeunesse. Enfin, il attribue à l'orgueil plus qu'à l'humilité, son aveuglement face à la vocation de sa "gaucherie naturelle". Le narrateur, soulagé de juger ce qui ne lui appartient pas, regarde maintenant vers l'avenir, emploie une énergie jadis réprimée, à faire "mille projets". Cette exubérance, cependant, sera brève, car le diariste vit littéralement, par l'écriture, l'arrachement de sa

propre vie. Alors qu'il exprime un goût de vivre confiant, une inspiration inattendue s'immisce en cette insouciance:

Mon Dieu, si j'allais guérir! Si la crise dont je souffre était le premier symptôme de la transformation physique qui marque parfois la trentième année... Une phrase que j'ai lue je ne sais où me hante depuis deux jours: "Mon coeur est avec ceux de l'avant, mon coeur est avec ceux qui se font tuer." Ceux qui se font tuer... soldats, missionnaires... 35

Il pressent bien ici que le don de sa jeunesse va lui coûter ses dernières forces. D'autres parts, nous constatons que le narrateur découvre cela en écrivant et que l'écriture parvient à épouser le rythme de son inspiration. Elle semble jaillir de la source de son être.

Le curé saisit sa mission d'écrivain alors qu'il éprouve le besoin de dépasser l'écriture-témoignage. Le journal lui sera salutaire en autant qu'il demeurera l'intermédiaire passif de son désir d'absolu. De là, plus de consolation à tirer de ses confidences; le narrateur écrira pour mieux renoncer à sa volonté personnelle. Dans cette perspective seulement, l'écriture devient synonyme de dépassement spirituel, et le réconcilie avec sa mission divine. Elle est l'obstacle nécessaire à franchir pour soutenir l'épreuve surnaturelle du vide.

Né d'une soif de pureté obscure, le diariste a dû chercher

à définir "le mouvement de l'âme" qui le poussait à écrire. Contraint à donner forme à cet appel intérieur, la résistance des mots permet une lutte contre le "rêve" informe et la nostalgie stérile. A force d'appréhender une enfance qu'il possède déjà, le narrateur se voit forcé de se rendre à elle, à bout de raisonnements. Dans son silence, douloureux d'abord mais de plus en plus serein, il entend "comme un grand murmure de l'âme."³⁶ Alors qu'il croyait avoir tout perdu, il coïncidait enfin à son pur regard d'enfant. L'écriture ne lui avait appris qu'à se taire devant lui. Les grâces "si inattendues et si étranges"³⁷ que le narrateur reçoit de Dieu, sans comprendre d'ailleurs pourquoi, ne sont en réalité que l'appel mystérieux de l'écriture à rejoindre "l'Autre" en soi. Cet appel, qui fascine l'écrivain et provoque son tourment, comporte toutefois quelque chose de divin. L'engagement qu'il exige du narrateur ressemble à celui qui est attendu de la part du prêtre.

Cela, le diariste le comprend, alors qu'il essaie de se séparer du journal avant son départ pour Lille. Il voudrait tant ne plus tenir à rien, tout donner de lui-même. Mais la peur de la mort ne s'exerce pas si facilement.

Apprenant le diagnostic d'un cancer mortel, le prêtre essaie de se présenter à la mort dans le calme et la simplicité. Il fuit les consolations éphémères et se met à l'abri de toute fausse

grandeur. L'héroïsme, pour lui, est de se taire et d'attendre que Dieu vienne prendre sa vie.

Si le diariste s'installe dans un estaminet pour écrire, c'est d'abord dans le but d'adoucir l'image de la mort perçue sombrement comme "la privation de l'être".³⁸ Mais à regarder le monde s'éloigner, il se rend compte à quel point il aime la vie et les hommes, combien la terre lui est douce. C'est alors qu'il évite la panique et la révolte pour se donner à son rêve d'enfant pauvre, avec amour. Le narrateur écrit donc pour se laisser désarmer par sa jeunesse qu'il regarde en face, pour la première fois. Le journal est le lieu privilégié de cette rencontre car c'est lui qui le remettait constamment devant son enfance, sa source spirituelle, alors qu'il ne la reconnaissait pas.

L'écriture, désormais, s'avère le dernier agent de progrès spirituel pour le diariste. Ce geste fait le silence en lui, crée un espace intérieur capable d'accueillir sa propre misère ainsi que celle des petites gens qui l'entourent. Non plus refuge mais ouverture, l'écriture dispose l'âme à écouter. Le prêtre atteint alors une présence au Divin qui exclue le calcul de la réflexion: "Ce n'est pas ma faute si je dépends toujours de l'inspiration du moment, ou plutôt, à vrai dire, d'un mouvement de cette douce pitié de Dieu, à laquelle je m'abandonne."³⁹

Liant le prêtre à cette Source inépuisable d'Espoir et de Miséricorde, l'écriture est à l'origine du Rêve rédempteur du diariste. En effet, sans ce Rêve, né de l'écriture et entretenu par elle, comment aurait-il pu mener à terme une mission nécessitant l'esprit d'enfance qu'il rejetait? Par l'écriture, il a libéré en lui, l'innocence qu'il désirait atteindre en Dieu.

A force de poursuivre son enfance et d'en manifester l'esprit à travers son journal, le diariste reconnaît enfin ce "don de Dieu" dont le prix est la mort. Attentif à son destin, les visions d'espoir semblent jaillir de sa plume. Avec joie, il sent le jour se lever sur son épreuve:

(Mon Dieu, il faut que je l'écrive. Je pense à ces matins [...] -- à la haute fenêtre tranquille, encore pleine de nuit, dont une vitre, toujours la même, celle de droite, commence à flamber... Que tout cela était frais, pur...) 40

A mesure que s'éclaire sa nuit intérieure, le regard de l'écrivain transfigure la misère la plus sordide. Ainsi, tout juste avant de mourir, sa description du paysage désolé qu'il voit par la fenêtre, s'apparente étrangement à l'une de ses visions les plus lumineuses:

J'ai dit mon chapelet, la fenêtre ouverte sur une cour qui ressemble à un puits noir. Mais il me semble qu'au-dessus de moi l'angle de la muraille tournée vers l'est commence à blanchir. 41

Conclusion

La voie vers l'Ésprit, pour Bernanos, c'est le Rêve, et ce Rêve se concrétise par l'acte d'écrire. Explorer en soi les régions secrètes dont la conquête n'est jamais assurée, exige de l'écrivain qu'il quitte, non sans déchirement, la quiétude de sa conscience. Pour la reconquête d'un regard pur et sans peur sur le monde, condition de la sainteté chez le curé de campagne, Bernanos aspire à "l'oisiveté émerveillée de l'enfance".¹ Cet état de juste passivité permet le dépouillement personnel nécessaire à "l'aventure" spirituelle de la création littéraire.

Maurice Blanchot affirme que la littérature ne peut pas être une religion officielle puisque, devant chaque page blanche, il faut "vouloir détruire le temple, avant de l'édifier."² Perpétuelle renaissance, le Rêve est "le livre à venir"; il incite l'écrivain à défier le destin en se jetant en avant avec son oeuvre. Car c'est d'abord par son "attente" de l'oeuvre que Bernanos est écrivain. A l'écoute de l'enfant qu'il fut, Bernanos a su rêver un langage peut-être plus réel que le vrai. Serait-ce que le Rêve permet de ne plus quitter ce qu'il cherche?

La servitude du Rêve est un don intransmissible. L'écrivain, se laissant porter par lui, n'est plus maître de son instrument de travail, c'est-à-dire de l'écriture et encore moins de son oeuvre. "Je suis écrivain, qu'y puis-je?"³ Bernanos

écrit pour répondre à un appel. Cette vocation exige souvent de lui, plus qu'il ne saurait donner. C'est alors qu'elle le conduit vers le Silence.

NOTES

CHAPITRE PREMIER

1. Terme défini à la p. 6.
2. Georges Bernanos, Les Enfants humiliés, (Paris: Ed. Gallimard, 1949), p. 28.
3. Albert Béguin, Bernanos par lui-même, (Paris: Ed. du Seuil, 1954), p. 176.
4. Ibid., p. 175.
5. Ibid., p. 149.
6. Ibid., p. 149.
7. Georges Bernanos, Journal d'un curé de campagne, (Paris: "Bibliothèque de la Pléiade", Ed. Gallimard, 1961), p. 1034.
8. Ibid., p. 1036.
9. Ibid., p. 1036.
10. Ibid., p. 1048.
11. Ibid., p. 1048.
12. Ibid., p. 1060.
13. Ibid., p. 1061.
14. Ibid., p. 1032.
15. Maurice Blanchot, Le livre à venir, (Paris: Ed. Gallimard, 1959), p. 274.
16. Ibid., p. 274.
17. Georges Bernanos, Journal..., op. cit., p. 1036.
18. Ibid., p. 1052.
19. Ibid., p. 1061.
20. Ibid., p. 1050.
21. Ibid., p. 1054.
22. Ibid., p. 1055.

23. Ibid., p. 1061.
24. Ibid., p. 1061.
25. Ibid., p. 1091.
26. Ibid., p. 1099.
27. Ibid., p. 1034.
28. Ibid., p. 1171.
29. Ibid., p. 1171.
30. Ibid., p. 1033.
31. Ibid., p. 1033.
32. Ibid., p. 1042-43.
33. Ibid., p. 1067.
34. Ibid., p. 1094.
35. Ibid., p. 1096.
36. Ibid., p. 1101.
37. Ibid., p. 1099.
38. Georges Bernanos, L'Imposture, (Paris: Bibliothèque de la Pléiade, Ed. Gallimard, 1961), p. 329.
39. Ibid., p. 319.
40. Ibid., p. 342.
41. Ibid., p. 324.
42. Ibid., p. 362.
43. Ibid., p. 363.
44. Ibid., p. 363.
45. Ibid., p. 363.
46. Ibid., p. 325.
47. Ibid., p. 366.

48. Ibid., p. 324.
49. Ibid., p. 342.
50. Ibid., p. 332.
51. Georges Bernanos, Journal..., op. cit., p. 1061.
52. Maurice Blanchot, Le livre..., op. cit., p. 276.
53. Georges Bernanos, Journal..., op. cit., p. 1049.
54. Ibid., p. 1049.
55. Ibid., p. 1048.
56. Ibid., p. 1049.
57. Ibid., p. 1052.
58. Ibid., p. 1222.
59. Ibid., p. 1176-77.
60. Ibid., p. 1032.
61. Albert Béguin, Bernanos..., op. cit., p. 173.

CHAPITRE II

1. Georges Bernanos, Journal d'un curé de campagne, (Paris: "Bibliothèque de la Pléiade", Ed. Gallimard, 1961), p. 1053.
2. Ibid., p. 1053.
3. Ibid., p. 1056.
4. Ibid., p. 1056.
5. Ibid., p. 1056.
6. Ibid., p. 1086.
7. Ibid., p. 1092.
8. Ibid., p. 1092.
9. Ibid., p. 1102-03.
10. Ibid., p. 1102.
11. Ibid., p. 1102.
12. Ibid., p. 1097.
13. Ibid., p. 1097.
14. Ibid., p. 1096.
15. Ibid., p. 1096.
16. Ibid., p. 1100.
17. Ibid., p. 1091.
18. Ibid., p. 1099.
19. Ibid., p. 1103.
20. Ibid., p. 1111.
21. Ibid., p. 1103.
22. Ibid., p. 1108-09.
23. Ibid., p. 1108.
24. Ibid., p. 1109.
25. Ibid., p. 1111.

26. Ibid., p. 1112.
27. Ibid., p. 1113.
28. Ibid., p. 1113.
29. Ibid., p. 1113.
30. Ibid., p. 1114.
31. Ibid., p. 1114.
32. Ibid., p. 1114.
33. Ibid., p. 1116-17.
34. Ibid., p. 1117.
35. Ibid., p. 1126.
36. Ibid., p. 1131.
37. Ibid., p. 1131.
38. Ibid., p. 1130.

CHAPITRE III

1. Georges Bernanos, Journal d'un curé de campagne, (Paris: "Bibliothèque de la Fléiade", Ed. Gallimard, 1961), p. 1130.
2. Ibid., p. 1130.
3. Ibid., p. 1117.
4. Albert Béguin, Bernanos par lui-même, (Paris: Ed. du Seuil, 1954), p. 150.
5. Georges Bernanos, Journal..., op. cit., p. 1135.
6. Ibid., p. 1132.
7. Ibid., p. 1132.
8. Ibid., p. 1132.
9. Ibid., p. 1133.
10. Ibid., p. 1226.
11. Ibid., p. 1135.
12. Ibid., p. 1135.
13. Ibid., p. 1135.
14. Ibid., p. 1137.
15. Ibid., p. 1137.
16. Ibid., p. 1137.
17. Brian Fitch, Dimensions et structures chez Bernanos, (Paris: Minard, Lettres Modernes, no 18, 1969), p. 148.
18. Georges Bernanos, Journal..., op. cit., p. 1138.
19. Ibid., p. 1139.
20. Nicole Winter, Conception Bernanosienne du sacerdoce ..., (Paris: Etudes Bernanosiennes, La Revue des Lettres Modernes, Hiver 1961-62), p. 75.
21. Georges Bernanos, Journal..., op. cit., p. 1141.
22. Ibid., p. 1141.
23. Ibid., p. 1141.

24. Georges Bernanos, L'Imposture, (Paris: Bibliothèque de la Pléiade, Ed. Gallimard, 1961), p. 337.
25. Ibid., p. 337.
26. Ibid., p. 334.
27. Ibid., p. 347.
28. Georges Bernanos, Journal..., op. cit., p. 1141-42.
29. Ibid., p. 1143.
30. Ibid., p. 1145.
31. Ibid., p. 1145.
32. Ibid., p. 1146.
33. Ibid., p. 1146.
34. Ibid., p. 1147.
35. Ibid., p. 1148.
36. Ibid., p. 1149.
37. Ibid., p. 1149.
38. Ibid., p. 1149.
39. Ibid., p. 1152.
40. Ibid., p. 1153.
41. Ibid., p. 1153.
42. Ibid., p. 1153.
43. Georges Bernanos, L'Imposture, op. cit., p. 355.
44. Georges Bernanos, Journal..., op. cit., p. 1155.
45. Ibid., p. 1155.
46. Ibid., p. 1155.
47. Ibid., p. 1161.
48. Ibid., p. 1162.

49. Ibid., p. 1161-62..

50. Ibid., p. 1162.

51. Ibid., p. 1165.

52. Ibid., p. 1166.

53. Ibid., p. 1166.

54. Ibid., p. 1168.

55. Ibid., p. 1168.

56. Ibid., p. 1169.

57. Ibid., p. 1170.

58. Ibid., p. 1170.

59. Ibid., p. 1171.

CHAPITRE IV

1. Georges Bernanos, Journal d'un curé de campagne, (Paris: "Bibliothèque de la Pléiade", Ed. Gallimard, 1961), p. 1036.
2. Ibid., p. 1177.
3. Ibid., p. 1177.
4. Ibid., p. 1173.
5. Ibid., p. 1255.
6. Ibid., p. 1090.
7. Ibid., p. 1093.
8. Ibid., p. 1132.
9. Ibid., p. 1135.
10. Ibid., p. 1136.
11. Ibid., p. 1133.
12. Ibid., p. 1134-35.
13. Albert Béguin, Bernanos par lui-même, (Paris: Ed. du Seuil, 1954), p. 58-59.
14. Ibid., p. 18.
15. Georges Bernanos, Journal..., op. cit., p. 1135.
16. Ibid., p. 1132.
17. Ibid., p. 1136.
18. Ibid., p. 1139.
19. Georges Bernanos, L'Imposture, Bibliothèque de la Pléiade, Ed. Gallimard, 1961), p. 355.
20. Ibid., p. 355-56.
21. Ibid., p. 356.
22. Georges Bernanos, Journal..., op. cit., p. 1140.
23. Ibid., p. 1145.
24. Ibid., p. 1147.

25. Ibid., p. 1159.

26. Ibid., p. 1160.

27. Ibid., p. 1162.

CHAPITRE V

1. Georges Bernanos, Journal d'un curé de campagne, (Paris: "Bibliothèque de la Pléiade", Ed. Gallimard, 1961), p. 1161.
2. Ibid., p. 1164.
3. Ibid., p. 1164.
4. Ibid., p. 1164.
5. Ibid., p. 1183.
6. Ibid., p. 1169.
7. Ibid., p. 1171.
8. Ibid., p. 1183.
9. Ibid., p. 1184.
10. Ibid., p. 1184.
11. Ibid., p. 1185.
12. Ibid., p. 1187.
13. Ibid., p. 1187.
14. Ibid., p. 1187.
15. Ibid., p. 1189.
16. Ibid., p. 1192.
17. Ibid., p. 1197.
18. Ibid., p. 1197.
19. Ibid., p. 1197.
20. Ibid., p. 1197.
21. Ibid., p. 1198.
22. Ibid., p. 1199.
23. Ibid., p. 1209.
24. Ibid., p. 1209.

25. Michel Estève, "Etudes et notes" (à la suite du Journal), (Paris: Librairie Plon, 1936), p. 268.
26. Georges Bernanos, Journal..., op. cit., p. 1209.
27. Ibid., p. 1210.
28. Ibid., p. 1211.
29. Ibid., p. 1202.
30. Ibid., p. 1212.
31. Ibid., p. 1212.
32. Michel Estève, Le sens de l'amour..., Minard, p. 123.
33. Ibid., p. 1213.
34. Ibid., p. 1222.
35. Ibid., p. 1222.
36. Ibid., p. 1223.
37. Ibid., p. 1223.
38. Ibid., p. 1241.
39. Ibid., p. 1230.
40. Ibid., p. 1231.
41. Ibid., p. 1257.

CONCLUSION

1. Albert Béguin, Bernanos par lui-même, (Paris: Ed. du Seuil, 1954), p. 150.
2. Maurice Blanchot, Le livre à venir, (Paris: Ed. Gallimard, 1959), p. 303.
3. Georges Bernanos, Les Enfants humiliés, (Paris: Ed. Gallimard, 1949), p. 144.

BIBLIOGRAPHIE

I OEUVRES DE GEORGES BERNANOS

- Bernanos, Georges. Oeuvres romanesques suivies de Dialogues des Carmélites. Paris: "Bibliothèque de la Pléiade", Gallimard, 1961.
- Bernanos, Georges. Oeuvres complètes. Paris: Librairie Plon, six volumes, 1947.

II OUVRAGES CRITIQUES

- Aaraas, Hans. Essai sur le prêtre et l'écrivain dans l'oeuvre romanesque de Bernanos. Paris: Minard, Archives des Lettres Modernes no 70, 1966.
- Béguin, Albert. Bernanos par lui-même. Paris: Le Seuil, coll. "Écrivains de toujours", 1954.
- Blanchot, Maurice. Le livre à venir. Paris: Gallimard, coll. "Idées", 1959.
- Bridel, Yves. L'esprit d'enfance dans l'oeuvre romanesque de Georges Bernanos. Paris: Minard, Lettres Modernes, coll. "Thèmes et mythes" no 10, 1966.
- Deblue, Henri. Les romans de Georges Bernanos ou le défi du rêve. Thèse, Neuchâtel: La Baconnière, 1965.
- Estève, Michel. Le sens de l'amour dans les romans de Bernanos. Paris: Minard, Lettres Modernes, coll. "Thèmes et mythes" no 7, 1959.
- Fitch, Brian. Dimensions et structures chez Bernanos. Paris: Minard, Lettres Modernes, coll. "Situation" no 18, 1969.
- Gaucher, Guy. Le thème de la mort dans les romans de Georges Bernanos. Paris: Minard, Lettres Modernes, coll. "Thèmes et mythes" no 2, 1967.
- Hoffbeck, Gérard. Journal d'un curé de campagne de Bernanos. Paris: Classiques Hachette, coll. "Poche Critique", 1972.
- Mathé, Roger. Journal d'un curé de campagne -- Bernanos. Paris: Hatier, coll. "Profil d'une oeuvre", 1970.

III REVUE ET ARTICLES SUR LE JOURNAL...

Etudes Bernanosiennes. Autour du "Journal d'un curé de campagne". n° 2, Paris: La Revue des Lettres Modernes, vol. VIII, no 67-68, Hiver 1961-62.

Estève, Michel. "Etudes et Notes" à la suite du Journal du curé de campagne. Paris: Librairie Plon, 1939.